

NOTICE

DES ÉDITIONS STÉRÉOTYPES,

D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT,

Publiées jusqu'au mois de Juillet 1810.

OUVRAGES FRANÇAIS, in-18, pap. ordinaire.

OEUVRES COMPLETES DE J. J. ROUSSEAU.	
— La Nouvelle Héloïse.	4 vol.
— Emile, ou de l'Education.	3
— Les Confessions.	4
OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.	
— La Henriade, poëme, avec les Notes, suivi de l'Essai sur la poésie épique.	1
— La Pucelle, poëme.	1
— Théâtre.	12
— Poésies fugitives. Poëmes et disc. en vers.	1
— Poésies fugitives. Epîtres, Stances, et Odes.	1
— Poésies fugitives. Contes en vers, Satires, et Poésies mêlées.	1
— Romans.	3
— Histoire de Charles XII.	1
— Siecles de Louis XIV et de Louis XV.	5
— Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.	2
— Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.	8
— Commentaire sur Corneille.	4
— Dictionnaire philosophique.	14
— Mélanges philosophiques, *sous presse*.	
OEuvres choisies de Clément Marot.	1
Poésies de Malherbe.	1
LA FONTAINE. Fables.	2
— Contes.	2
— Psyché.	1
Chefs-d'œuvre de Pierre et Thomas Corneille.	4

Les mêmes, avec les comment. de Voltaire.	8 vol.
Oeuvres de Moliere.	8
Oeuvres completes de Boileau.	2
Oeuvres completes de Racine.	5
Oeuvres de Regnard.	5
Odes, Cantates, Epîtres, et Poésies diverses de J. B. Rousseau.	2
Oeuvres de Crébillon.	3
Oeuvres completes de Gresset.	2
Oeuvres choisies de Destouches.	2
Oeuvres choisies de Lachaussée.	2
Oeuvres choisies de Piron,	2
Oeuvres choisies de Dufresny,	2
Campistron,	1
Lagrange-Chancel, Dancourt, Lamothe, — *s. presse.*	
Télémaque.	2
Maximes de la Rochefoucauld.	1
Pensées de Nicole, de Port-Royal, précédées d'une Introduction, et d'une Notice sur sa personne et sur ses écrits.	1
Bossuet. Discours sur l'histoire universelle.	2
— Oraisons funebres.	1
Oraisons funebres de Fléchier, Mascaron, Bourdaloue et Massillon.	2
Petit-Carême de Massillon.	1
Montesquieu. De l'Esprit des Lois.	5
— Lettres persanes.	2
— Grandeur et Décadence des Romains.	1
— Oeuvres mêlées, et posthumes.	2
Conjurations des Espagnols contre Venise, et des Gracques, précédées de sept discours sur l'usage de l'histoire, par S.-Réal.	1
Vertot. Révolutions de Portugal.	1
— Révolutions de Suede.	2
— Révolutions romaines.	4
Observat. sur l'Hist. de France, par Thouret.	1
Histoire naturelle de Buffon, avec 830 fig.	74
Histoire des cétacées, par M. Lacépède.	2

ŒUVRES CHOISIES
DE
CAMPISTRON.

Cette édition stéréotype, en 1 vol. in 18, se vend à Paris,

Chez P. Didot l'aîné, rue du Pont de Lodi, n° 6;
Et chez Firmin Didot, rue de Thionville, n° 10.

Prix en feuilles:

Papier ordinaire		75 cent.
Papier fin	1 fr.	
Papier vélin	3	
Grand papier vélin	4	50

Persuadés qu'on ne sauroit trop faciliter à toutes les classes de la société l'acquisition des bons ouvrages, nous continuons à fixer à 15 sous le maximum du prix de nos volumes stéréotypes, et à faire jouir nos correspondants des mêmes avantages que nous leur avons accordés jusqu'à présent, sans avoir égard aux conseils réitérés qu'ont bien voulu nous donner sur nos intérêts MM. Nicolle et compagnie, cessionnaires de M. Herhan.

Quant à la note, assez peu décente, que ces MM. attachent depuis long-temps en tête de leurs éditions stéréotypes, où ils attaquent les nôtres sous le rapport de la qualité du papier, nous pouvons affirmer que le papier fin de nos volumes à 20 sous est supérieur à celui de MM. Nicolle et compagnie, qui vendent les leurs 25, 30, et même 36 sous. Pour nos papiers communs, à 15 sous, ils sont depuis trois ans très bons et très suivis. Nous tâcherons, s'il est possible, d'entrer dans les vues de ces MM., en améliorant encore la qualité de ces papiers.

ŒUVRES CHOISIES

DE

CAMPISTRON.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCX.

AVIS.

La stéréotypie est essentiellement consacrée aux ouvrages dont le succès est assuré pour toujours. Après avoir publié les œuvres complètes de nos premiers écrivains, nous avons cru devoir choisir, dans celles des écrivains du second ordre, les productions qui ont résisté à l'épreuve du temps et de la critique, et qui ont mérité de prendre place à la suite des chefs-d'œuvre de notre littérature. Le théâtre a d'abord fixé nos regards : le genre dramatique est celui qui a le plus contribué à la gloire et aux plaisirs de la nation. Après les maîtres de la scene, il est beaucoup d'écrivains trop féconds qui n'ont légué à la postérité qu'un petit nombre de pieces vraiment dignes d'elle. Ces pieces, nous les avons réunies, non point dans une même collection, sous le titre de *Théâtre* ou de *Répertoire*, mais dans des recueils séparés et sous le nom de chaque auteur. Nous ne nous sommes pas bornés rigoureusement aux ouvrages restés en possession du théâtre : nous avons admis un petit nombre de ces pieces que le vice du sujet, le défaut d'action ou quelque autre cause, privent au-

jourd'hui des honneurs de la représentation, mais que de véritables beautés d'exécution recommandent encore à l'estime des connoisseurs. Les auteurs dramatiques s'étant quelquefois exercés avec succès dans d'autres genres, nous nous sommes déterminés à placer après leurs meilleures pieces de théâtre celles de leurs poésies diverses qui ont conservé une réputation méritée. Un choix des œuvres de Piron, par exemple, nous eût semblé insuffisant, s'il n'eût offert que son Gustave et sa Métromanie, et qu'on n'y eût point trouvé l'élite de ses épîtres, de ses contes, et de ses épigrammes. Le goût du public éclairé et l'opinion des plus judicieux critiques ont été consultés sur ces différents choix, où nous avons incliné plutôt un peu vers l'indulgence que vers une excessive sévérité.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CAMPISTRON.

Jean-Galbert de Campistron naquit à Toulouse en 1656, d'une famille noble, honorée par le capitoulat et quelques autres charges du pays. Agé de dix-sept ans, ses parents l'envoyerent à Paris pour le soustraire aux suites d'un duel où il avoit été grièvement blessé. Peu après son arrivée, il donna une tragédie de Virginie, qui l'emporta de deux représentations sur Téléphonte, tragédie de La Chapelle, jouée presque en concurrence et fortement protégée par cette fameuse duchesse de Bouillon, niece de Mazarin, et sœur du duc de Nevers, la même qui avoit fait un moment succomber la Phedre de Racine sous celle de Pradon. Campistron, craignant de ne pas lutter une seconde fois avec le même bonheur contre la cabale puissante de cette protectrice des mauvais ouvrages, prit le parti de lui dédier sa seconde tragédie, Arminius, dont le succès, tout brillant qu'il fut, ne surpassa point les présomptueuses espérances de l'auteur. Il eut toujours, a-t-il dit lui-même, une *furieuse prévention* pour cet ouvrage. Andronic, qu'il estimoit peut-être moins, fut goûté beaucoup plus encore

par le public : l'affluence fut prodigieuse ; les comédiens, pour la diminuer un peu, doublerent le prix des places pendant les vingt premieres représentations ; l'ayant remis au simple, la foule grossit tellement qu'ils furent obligés de le mettre au double une seconde fois. Cet empressement extraordinaire s'explique par le sujet même de la piece, qui offre, sous d'autres noms, la funeste et touchante aventure de don Carlos, que les bienséances politiques empêchoient de mettre sur la scene sans ce déguisement. L'auteur eut le bonheur de trouver, dans l'histoire du Bas-Empire, une aventure à-peu-près semblable à celle du jeune prince espagnol ; et le spectateur, que les noms de Colojean, d'Irene, et d'Andronic n'abusoient pas, eut la douceur de s'attendrir publiquement sur le sort de don Carlos et d'Elisabeth de France, victimes du soupçonneux et cruel Philippe II. L'ouvrage dut beaucoup aussi à l'admirable talent de Baron. Ce même talent fit plus encore pour Alcibiade, dont la vogue fut au moins égale à celle d'Andronic : cette foible tragédie a disparu de la scene avec ce grand acteur. Celle de Phocion, privée d'un tel appui, n'obtint qu'un froid accueil. On en fit un beaucoup trop vif à une tragédie de Phraate, qui, dit-on, avoit certains rapports dangereux avec les circonstances. L'auteur, épouvanté de son succès, fit plus de démarches pour y mettre fin, qu'ordinairement on ne

fait d'efforts pour le prolonger : il eut besoin de la protection de la Dauphine pour faire cesser les représentations. « On ne prétendoit pas, disoit-il « depuis, que je fisse mal les vers; on prétendoit « que j'étois un imprudent, et que je me ferois « mettre à la Bastille ». Il est inutile d'ajouter que la piece ne fut point imprimée; elle est perdue, ainsi qu'Aëtius, tragédie froidement reçue à Paris, et ensuite adoptée par les troupes de province. Adrien, tragédie chrétienne, n'eut pas non plus une destinée brillante; mais l'auteur se releva glorieusement par Tiridate, qui, pour le mérite et le succès, prend place immédiatement après Andronic. L'amour d'Amnon, fils de David, pour sa sœur Thamar, est le sujet de cette tragédie. Les égards dus aux maisons régnantes avoient obligé Campistron à déguiser l'aventure de don Carlos; le respect dû à la famille de David lui fit une loi de déguiser aussi l'aventure d'Amnon, et il fut encore assez heureux cette fois pour rencontrer dans l'histoire des Parthes un trait propre à servir de voile au récit des livres sacrés. Campistron, apparemment séduit par le desir de vaincre l'excessive difficulté que présentoit, pour la scene tragique, l'aventure de Clodius, s'introduisant, dans des vues très profanes, auprès de la femme de César, pendant la célébration des mysteres de la bonne Déesse, avoit composé une tragédie de Pompeïa, qui, selon lui, devoit avoir un

grand succès ou tomber à la premiere représentation. Ni l'un ni l'autre n'arriva : l'auteur égara son manuscrit, qui ne fut retrouvé qu'après sa mort ; mademoiselle Le Couvreur, qui avoit envie de jouer la piece, mourut sans l'avoir jouée ; et cet ouvrage, à jamais privé des honneurs de la représentation, a été imprimé dans les œuvres de l'auteur, qu'il grossit très inutilement pour sa gloire. Campistron, sur la fin de sa vie, faisoit diversion à ses douleurs en travaillant à une tragédie de Juba, dont on a retenu ces deux vers placés dans la bouche du héros :

Tu verras que Caton, loin de nous secourir,
Toujours fier, toujours dur, ne saura que mourir.

Campistron, après tant de triomphes dans la carriere tragique, voulut tenter un succès dans celle de la comédie, et il l'obtint par son Jaloux désabusé. On y trouva les qualités de son talent, l'art de combiner un plan et d'amener des situations intéressantes, et l'on n'eut point à y blâmer, comme dans ses tragédies, la trop grande foiblesse de son style. Le Jaloux désabusé est long-temps resté au théâtre, et l'on peut s'étonner de ne pas l'y voir reparoître. Une autre comédie, l'Amante Amant, le seul ouvrage qu'il ait écrit en prose, est le fruit de sa complaisance pour la femme de Raisin, acteur célebre du temps, chez lequel il avoit logé pendant plusieurs années. Cette comédienne, à qui l'habit d'homme étoit avantageux, n'ayant pu jouer le rôle

de Julie de la Femme juge et partie, Campistron, pour la consoler, lui en fit une où elle put se montrer sous son costume favori. Plus scrupuleux que le public, qui applaudit beaucoup la piece, il la condamna lui-même comme trop libre.

Très jeune encore, Campistron avoit recherché la société de Racine, et il avoit reçu de lui des conseils dont il auroit pu mieux profiter. Mais si la bienveillance de Racine ne fut pas très utile à son talent, elle le fut beaucoup à sa fortune. Le duc de Vendôme ayant demandé à Racine les paroles d'un opéra, pour une fête qu'il devoit donner au Dauphin dans son château d'Anet, ce grand poëte, qui dès-lors avoit entièrement renoncé au théâtre, proposa le jeune Campistron, qui fut agréé, et fit l'opéra d'Acis et Galathée. La cour d'Anet donna beaucoup d'applaudissements à cet ouvrage, et bientôt la ville y joignit les siens. Encouragé par ce double suffrage, l'auteur risqua sur la scene lyrique deux autres opéra, Achille et Alcide, dont le sort ne fut pas heureux. Le dernier donna lieu à cette épigramme :

A force de forger, on devient forgeron ;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron.
Au lieu d'avancer, il recule ;
Voyez *Hercule*.

Cependant le duc de Vendôme n'ayant pu faire accepter un présent en argent à l'auteur d'Acis et Galathée, le nomma son secrétaire des comman-

ments, place qu'il avoit déja occupée auprès du prince de Conti, et le fit ensuite nommer secrétaire-général des galeres. Il suivit ce prince en Italie et en Espagne; il étoit à ses côtés dans toutes les batailles. A celle de Steinkerque, le duc l'appercevant près de lui, dans le plus fort de la mêlée, lui dit: « Que « faites-vous ici, Campistron » ? « Monseigneur, ré- « pondit-il, voulez-vous vous en aller » ? La réponse dut plaire au héros. Le roi d'Espagne, Philippe V, témoin du courage de Campistron, le fit chevalier de l'ordre de S.-Jacques-de-l'épée sur le champ de bataille de Luzzara.

Après trente années de service, il demanda sa retraite au duc de Vendôme; cette demande fut, dit-on, reçue comme un acte d'ingratitude: le prince étoit un ingrat lui-même de ne pas sentir qu'un homme qui avoit consumé ses belles années à lui être utile et agréable, avoit bien acquis le droit de se délasser dans sa vieillesse de la fatigue des affaires et de l'ennui des divertissements. Campistron se retira dans sa patrie, et il y épousa mademoiselle Maniban-Casaubon, sœur de l'archevêque de Bordeaux, de laquelle il eut six enfants. Il mourut à Toulouse le 11 mai 1723, âgé de 67 ans. On varie sur les causes de sa mort. Les uns prétendent qu'au retour de la maison de campagne de l'archevêque de Toulouse, où il avoit copieusement dîné, s'étant pris de querelle avec des porteurs-de-chaise qui refusoient de se charger de lui à cause de sa

grosseur, il mourut presque subitement de cette complication d'un excès de gourmandise et d'un accès de colere. D'autres, démentant cette anecdote avec humeur, disent qu'il a été étouffé par une attaque d'apoplexie ou par la rupture d'un abcès au poumon. Quoi qu'il en soit, ses compatriotes honorerent sa mémoire en plaçant son buste à l'hôtel-de-ville parmi ceux des hommes illustres que Toulouse a produits. L'académie françoise, où il avoit été reçu en 1701, décora également de son portrait la salle de ses séances.

Voltaire, en peu de lignes, paroît avoir apprécié avec infiniment de justesse le talent de Campistron. « C'est la diction seule, dit-il, qui abaisse « Campistron au-dessous de Racine. J'ai toujours « soutenu que ses pieces étoient pour le moins « aussi régulièrement conduites que toutes celles « de l'illustre auteur de Phedre; mais il n'y a que « la poésie du style qui fasse la perfection des ou- « vrages en vers. Campistron l'a toujours trop né- « gligée; il n'a imité le coloris de Racine que d'un « pinceau timide; il manque à cet auteur, d'ailleurs « judicieux et tendre, ces beautés de détail, ces ex- « pressions heureuses qui font l'ame de la poésie et « le mérite des Homere, des Virgile, des Tasse, « des Milton, des Pope, des Corneille, des Racine, « des Boileau ». La Harpe exprime au fond le même jugement, mais d'une maniere beaucoup plus dure. « Campistron, selon lui, n'avoit de force d'aucune

« espece ; pas un caractere marqué, pas une situa-« tion frappante, pas une scene approfondie, pas « un vers nerveux ». Voltaire disoit avec raison : « Racine est un Raphaël qui n'a point fait de Jules « Romain ». De tous les poëtes de son école, Campistron est celui qui a le plus affecté sa maniere et qui l'a le plus affoiblie. Cette imitation va quelquefois jusqu'au centon et à la parodie. Voltaire rapporte à ce sujet deux vers d'Alcibiade où sont gâtés deux beaux vers du rôle de Burrhus, et il les rapporte ainsi :

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui *ne sait pas* cacher la vérité.

Sur quoi il observe, entre autres choses, qu'il est ridicule que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence et l'artifice de ses habitants, leur donne un caractere qu'ils n'avoient pas. La justice nous oblige d'observer à notre tour que Voltaire n'a pas exactement cité les deux vers. Ils sont écrits de cette maniere :

Je parlerai du moins avec la liberté
D'un Grec qui *ne doit point* cacher la vérité.

Dans cette leçon, qui est la véritable, le premier vers n'est pas entièrement celui de Racine ; et le second ne donne pas un démenti aussi formel que le prétend Voltaire à l'opinion qu'on avoit du caractere des Grecs.

ANDRONIC,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

1685.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Je vous offre cette tragédie, parcequ'elle doit tout son mérite et son succès à votre seule approbation. Le public a réglé avec soumission et avec plaisir son jugement sur le vôtre, et les larmes dont vous avez honoré le déplorable sort d'Andronic ont été suivies de celles de tout Paris. Quel bonheur pour moi d'avoir mis au jour un ouvrage qui ne vous ait pas déplu ! et quelle joie pour les auteurs tragiques d'apprendre que vous vous laissez attendrir par la représentation de leurs poëmes! Mais, MADAME, ces mouvements généreux, et cette noble pitié que ces spectacles inspirent aux belles ames, ne font pas tout le plaisir que le théâtre vous donne. Vous en goûtez sans doute un plus agréable et plus glorieux, en comparant votre destinée à celle de ces illustres infortunés que la scene expose à vos yeux. Vous trouvez d'abord que toutes leurs disgraces ont été causées ou par les persécutions de la fortune, ou par la tyrannie de leurs passions; et vous voyez en même temps que vous êtes pour jamais à

couvert de ces deux sortes de malheurs. Fille de Louis le grand, la fortune ne peut vous nuire; elle respecte tout ce qu'il aime, et semble prévenir ses moindres desirs; ou plutôt elle cede à la prudence et à la valeur de cet adorable monarque. Pour les passions, l'on sait que vous ne les connoissez que chez les autres; ou que si votre cœur est sensible à quelques unes, elles sont véritablement des vertus. Aussi l'Europe vous regarde comme le modele des Princesses qu'elle éleve. Heureuses celles qui profiteront de vos exemples! et plus heureux moi-même si je puis un jour dépeindre une héroïne en qui la France reconnoisse quelques uns de vos traits! Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
Campistron.

PRÉFACE.

Le succès de cette tragédie a été si grand, qu'il auroit pu me persuader que j'ai fait une piece parfaite, si j'avois été plus vain que je ne suis : mais bien loin de le penser, j'avoue de bonne foi qu'il y a plusieurs défauts ; ainsi j'attribue sa réussite autant à la beauté du sujet et à l'adresse des acteurs, qu'à mes vers et à mes pensées. Le sujet est le plus touchant et le plus singulier qui ait jamais été traité ; et messieurs les comédiens se sont surpassés dans la représentation de cette piece ; tous les caracteres ont été admirablement bien remplis. Irene a fait verser des larmes à tous ceux qui l'ont entendue Mais monsieur Baron s'est élevé au-dessus de lui-même : il a trouvé l'art de rendre tous les jours son rôle nouveau par les différentes manieres dont il l'a joué. Il y a découvert et fait sentir des beautés que je n'y connoissois pas moi-même. Enfin il a fait ce que ces acteurs que la Grece a tant vantés auroient eu bien de la peine à faire.

ACTEURS.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur de Grece.

IRENE, fille de l'empereur de Trébisonde, femme de l'Empereur.

ANDRONIC, fils de l'Empereur.

LEON, } ministres d'Etat.
MARCENE, }

LEONCE, Envoyé des Bulgares auprès de l'Empereur.

EUDOXE, gouvernante d'Irene.

NARCÉE, confidente d'Irene.

MARTIAN, confident d'Andronic.

ASPAR, } officiers des gardes de l'Empereur.
GELAS, }

CRISPE, officier de l'Empereur.

GARDES.

La scene est à Constantinople, autrefois Bysance, dans le palais de l'Empereur.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

Quoi! malgré nos chagrins et notre longue haine,
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcene?
A moi? me dis-tu vrai? Puis-je le croire ainsi?

CRISPE.

Oui, seigneur; et bientôt il doit se rendre ici.

MARCENE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame,
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflamme?
Après que si long-temps soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Bysance.
Pour moi, je l'avoûrai. dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi;
Et ma faveur, sans cesse à la sienne contraire,
Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai pourtant, et pour être éclairci

Des sentiments secrets d'un homme...

CRISPE.

Le voici.

SCENE II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LÉON.

Que l'on nous laisse seuls. Seigneur, puis-je prétendre
(*Crispe se retire, et l'on continue.*)
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre,
Et que, de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez sans contrainte écouter mes discours?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrete:
Mais dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moi.
Je le jure, seigneur, fiez-vous à ma foi.

LÉON.

Il suffit, ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour et sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'empereur.
Il partage entre nous son cœur et sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.
Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur et ma vie.
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moi:
Et, puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que, jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre;
Puisque chacun de nous, estimant son rival,

Trembloit qu'à sa fortune il ne devînt fatal :
Persuadés tous deux en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'empire.
Souvent nos démêlés étant prêts de finir,
L'empereur a pris soin de les entretenir :
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zele ;
Chacun de nous étoit un ministre fidele,
Dont les yeux attachés sur un seul ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoient affermi.
Ainsi tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'empereur a joui du fruit de nos querelles ;
Il faut les terminer, le jour en est venu.
L'état de cette cour, seigneur, vous est connu ;
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irene
L'empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne ;
Qu'enlevant la princesse à son fils malheureux
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier se livre à la colere ;
Et si dans ses transports il épargne son pere,
S'il le respecte encore, ah ! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups ;
Il impute à nos soins sa triste destinée,
Il croit que pour résoudre un second hyménée,
Enfin, pour en former les injustes liens,
L'empereur a suivi vos conseils et les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes.
Seigneur, associons nos cœurs et nos fortunes ;
Et pour nous maintenir, hâtons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCENE.

Je ne sais si je puis avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance :
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter :
Nous sommes seuls enfin, qu'aurois-je à redouter ?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage :

Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur;
Je vais donc vous répondre et vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance;
Le prince est plus à craindre encore qu'on ne pense.
Il régnera; comment nous pourrons-nous sauver?
Pour moi, qui fus chargé du soin de l'élever,
Je me suis fait long-temps une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous savez que toujours solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret.
Grace à mes soins, j'ai lu jusqu'au fond de son ame;
J'ai vu son désespoir; l'ambition l'enflamme;
Au desir de régner sans cesse abandonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De domter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous et devenir plus fier.
Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance:
Mais sur-tout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la cour de son pere,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire;
Et si de l'empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort.
Voilà quel est le prince, et je puis dire encore
Qu'il est cher à la cour, que le peuple l'adore.
Dès l'enfance affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares.
Chaque jour l'envoyé de ces peuples barbares
L'entretient, le consulte; et, près de l'empereur,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile.
Que serions-nous tous deux dans un état tranquille?

L'empereur, libre alors de craintes et de soins,
Etant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des marques.
Il est, n'en doutez point, comme tous les monarques,
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achetent leurs conseils,
Tandis que le désordre, ou le destin contraire,
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire :
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles.
Nos services passés sont de foibles asiles :
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux ;
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux;
Et l'exil, la prison, que dis-je? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte;
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs,
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs ;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie ;
Que le peuple triomphe, et, loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir.

LÉON.

Oui, seigneur, prévenons le retour ordinaire
Qui du sort indigné nous montre la colere.
Occupons l'empereur, ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde paix.
Ainsi, maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître.
Et le fier Andronic... Mais je le vois paroître;
L'envoyé l'accompagne, et Martian aussi.

SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

(Je vais leur en parler, ils sont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zele,
Des peuples opprimés je défends la querelle.)
Vous, dont les seuls avis et la pleine faveur
Au gré de vos desirs font agir l'empereur,
Portez-le à la clémence, et faites qu'il se rende.
Qu'il accorde la paix que Léonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un peuple malheureux et non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien, secondez mon envie.
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie;
Des peuples ébranlés j'assurerai la foi;
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misere;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon pere,
En faveur de vos soins, je puis tout oublier;
Que je m'abaisse enfin jusqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah! seigneur...

ANDRONIC.

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'empire.
Laissez-moi.

SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

LÉONCE.

Sur l'espoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons...

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Hélas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites;
Et vous pouvez un jour par une douce paix
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'empereur doit ici vous voir et vous entendre.
Il l'a promis; il vient: je vais tout entreprendre.
Trop heureux si mes soins donnent à vos états
Ce repos souhaité dont je ne jouis pas.

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN, GARDES.

ANDRONIC.

Seigneur, Léonce encor vous demande audience;
Et vous avez daigné m'assurer...

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LÉONCE.

Permettez-vous, seigneur, qu'embrassant vos genoux
J'ose vous supplier d'écouter...

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LÉONCE.

Fais si bien, juste ciel, que ma plainte le touche!

Tout un peuple, seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui, toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis;
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée.
Quand votre illustre pere, achevant ses exploits,
Se vit et la terreur et l'arbitre des rois,
Vous le savez, seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime;
Et ce digne héros pour ses fameux combats
Choisissoit parmi nous ses chefs et ses soldats.
Cet heureux temps n'est plus, ces guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs des gouverneurs avides.
Sous des fers odieux leur cœur est abattu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu.
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes provinces,
Les chefs et les soldats, et le peuple, et les princes:
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la justice et les lois.
En vain nos ennemis à nos peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent,
Non, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats;
Je dirai plus, seigneur, vous ne les savez pas.
Ah! si pour un moment vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême;
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors, de vos sujets moins empereur que pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bientôt avec sévérité
Ces indignes abus de votre autorité.
Enfin, si l'on a vu nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la patrie,
Seigneur, nos gouverneurs sont les plus criminels;

Ils nous ont trop appris à devenir cruels.
Pour vous nous conservons la foi la plus constante ;
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante?
Faut-il pour soutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang?
Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre?
Vous nous verrez, contents au milieu des déserts,
Braver pour vous servir tous les périls offerts,
Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontés dont jadis nous combla votre pere.
Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans
Voir piller nos maisons, massacrer nos parents,
Et les trésors tirés du sein de nos provinces
Rendre ces inhumains plus puissants que nos princes,
Je l'avoûrai, seigneur, nos peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger en prince légitime,
S'il faut ou nous absoudre, ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez, pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer nous souffrirons vos coups.
Mais du moins rejetez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miseres.
Prononcez par vous-même, et ne consultez pas
Des cœurs intéressés à troubler vos états.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juste supplice.
Que dis-je? Vous voulez me prescrire des lois;
Que pour régner enfin j'emprunte votre voix.
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre :
Et, si je n'écoutois que mes ressentiments,
Je ne vous répondrois que par des châtiments.
Mais je veux bien encor suspendre ma colere,

Je verrai s'il faut être indulgent ou sévere.
Allez; je suis instruit de vos prétentions;
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR.

Eh bien! parlerez-vous encor pour ces rebelles,
Prince?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fideles;
Et, malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs.
L'empereur, mon aïeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur et les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien! puisque votre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soupirs la grace méritée;
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos.
Il faut que j'aille...

L'EMPEREUR.

Vous?

ANDRONIC.

Permettez que je parte.
De ces lieux pour un temps souffrez que je m'écarte.
Tout m'en presse, seigneur; un peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains;
Le desir de calmer les troubles de l'empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Bysauce, et quitter cette cour?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une premiere grace?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt par cet illustre emploi
Ce que l'empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sais que juger d'un discours qui m'étonne.
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne!
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jeter parmi nos ennemis?
Vous êtes dans Bysance, où ma cour vous adore.
Quel étrange projet! Je le répete encore,
Pour des peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous. Je vous laisse y penser.

SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire.
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir.

MARTIAN.

Eh quoi? vous flattez-vous que loin de cette ville,
Que sous un autre ciel vous serez plus tranquille?
Non, seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas.
Changerez-vous de cœur en changeant de climats?
Et croyez-vous sentir, en sortant de Bysance,
Des transports moins pressants et plus d'indifférence?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter;
C'en est fait, mes tourments ne me sauroient quitter :
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Irene est trop charmante, et je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance ;
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance ;
Ses yeux sont plus puissants qu'ils ne l'étoient alors ;
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre
Peut-être plus long-temps ne pourroit se contraindre.
Je ne puis voir mon pere, avec tranquillité,
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité.
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irene.
Il s'éleve en mon cœur des sentiments de haine
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer ;
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sais tous les égards que je dois à mon pere ;
Et le ciel m'est témoin combien je le revere.
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout ôté.
Son choix... N'en parlons plus, je suis trop agité ;
Je ne me connois plus, et je me crains moi-même :
Je suis jeune, jaloux ; j'ai perdu ce que j'aime.
Fuyons ; n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, seigneur ! que votre destinée,
Par ce funeste amour, devient infortunée !
Sans lui, toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang des vos aïeux,
Votre cœur eût goûté, dans une paix profonde,
L'heureux sort que le ciel donne aux maîtres du
monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu? Je suis né pour être malheureux!
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
Eh quoi! pour pénétrer l'excès de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon pere?
L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang.
Les plus saints mouvements que la nature imprime
Dans son austere cœur passeroient pour un crime:
Et pour être né prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un pere pour son fils.

MARTIAN.

Quoi! Seigneur...

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang:
Sur-tout de mon aïeul et l'exemple et la gloire
M'enflamme à tous moments et remplit ma mémoire:
Sur ce fameux guerrier mon esprit attaché
Par aucun autre objet n'en peut être arraché.
Je regarde son sort avec un œil d'envie:
A ses jours éclatants je compare ma vie.
Rien ne s'offre à mes yeux, dans le cours de ses ans,
Que de nobles travaux, des succès triomphants;
Que des murs embrasés, que des villes surprises,
Des peuples asservis, des provinces conquises,
Des rebelles punis, des rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés;
Ou si jamais le sort, démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité;
Je le vois triompher du destin irrité,

Et tirant de sa chûte une nouvelle gloire,
A force de vertu rappeler la victoire.
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi ni l'ordre d'une armée,
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah ! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore, et m'arrache des pleurs.
Allons : obéissons au transport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus.
Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene;
Du dessein que j'ai pris il la faut avertir.
Va la trouver, dis-lui qu'avant que de partir,
Je demande sur-tout à voir l'impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office;
Que j'ose m'en flatter. Adieu; cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

Je ne le verrai point ; non ; j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue ?
Eudoxe, ignorez-vous son destin et le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance,
Il ne se presse plus de sortir de Bysance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir :
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?
Vous qui, me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas.
Vous de qui les conseils, le zele et la prudence
Devroient à tous moments rassurer ma constance,
Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis.
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable

A ne pas écouter ce prince déplorable ?
Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux ;
Et voudra pour le moins devoir à la fortune
Le plaisir de vous faire une plainte importune.
Que dis-je ? Croyez-vous que, plein de son amour,
Il puisse se résoudre à partir de la cour ?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime :
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même ;
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux ;
Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclat de ses feux ;
Que l'Empereur, suivant son penchant ordinaire,
Oublieroit les saints noms et d'époux et de pere ;
Et vous perdroit tous deux sur un simple regard,
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle ;
Sur-tout commandez-lui de ne vous voir jamais ;
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce palais ;
Qu'il pense à tous moments que son sort et le vôtre
Vous doit jusqu'au tombeau séparer l'un de l'autre.
O ciel ! que feriez-vous si, trompant votre espoir,
Andronic, en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouveloit un jour par sa triste présence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence ?
Que de nouveaux combats ! que de secrets soupirs !
Hélas ! épargnez-vous ces mortels déplaisirs !
Si le prince une fois vous a promis, madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame ;
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Etouffer ou nourrir un malheureux amour ;
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.
Voyez-le, et sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRENE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste?
Ah! laisse-le-moi fuir sans me charger du reste.
J'ai causé ses malheurs en causant son amour.
Le presserai-je encor de sortir de la cour,
Et d'aller essuyer chez un peuple barbare
Du destin ennemi le caprice bizarre?
Que dis-je? Pensez-vous que dans mon triste cœur
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur?
Au bruit de ses soupirs... à l'aspect de ses larmes...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes :
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien;
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien :
C'est trop pour triompher de toute ma constance,
Hélas! d'avoir quitté les lieux de ma naissance;
Ces lieux, où tout sembloit prévenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs.
O bienheureux séjour! Aimable Trébisonde!
O murs où je vivois dans une paix profonde!
Que n'ai-je, en vous perdant, de mes funestes jours,
Par une prompte mort, vu terminer le cours!
Je m'éloignai de vous en ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hyménée.
Je croyois qu'Andronic, à mon destin lié,
Pour jamais avec moi seroit associé.
Nos peres l'ordonnoient, Trébisonde et Bysance
Sur cet illustre hymen fondoient leur espérance.
Je venois avec joie en célébrer les nœuds:
Le prince étoit aimable, il étoit amoureux.
Vains projets! vains transports! espérance inutile!
J'arrive enfin : à peine entré-je en cette ville,
Que je me vois livrée à des maux infinis;
Il me faut épouser le pere au lieu du fils.
Nos destins sont changés. Un ordre de mon pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espere;

En victime d'état, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire, il fallut me trahir.

EUDOXE.

Eh! pourquoi, rappelant vos disgraces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées?
Madame, faites-vous un généreux effort;
Avec moins de douleur remplissez votre sort;
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'empire
Les déplaisirs secrets...

IRENE.

Ah! que m'osez-vous dire?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi?
Cependant qui jamais eut le sort plus contraire?
Observée avec soin par une cour austere
Où les yeux les plus chers me semblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,
Où, sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même.
Que vous dirai-je enfin? où ce cœur malheureux
Est souvent malgré moi moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts; le temps, votre constance,
De vos profonds ennuis vaincront la violence;
Et le prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

SCENE II.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

NARCÉE.

Andronic s'avance vers ces lieux.
Il vous cherche, madame.

IRENE.

Ah! je n'ose l'attendre.

Eudoxe, vous pouvez lui parler et l'entendre :
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis
Le fuir et le bannir est tout ce que je puis.

SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCÉE.

ANDRONIC.

Vous me fuyez, madame? Ah! ciel! quelle injustice!
Quoi! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice?
Hélas! pour accabler un cœur infortuné,
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné?

IRENE.

Que demandez-vous, prince? et que pourrez-vous dire?
Méprisez-vous les lois que je vous fais prescrire?
Quel est votre dessein de venir en ces lieux,
Me faire malgré moi recevoir vos adieux?
Puisque vous êtes prêt à sortir de Bysance,
N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?
Avez-vous oublié qu'un serment solemnel
Nous impose à tous deux un silence éternel;
Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime;
Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime;
Que, sans cesse attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir;
Et quels que soient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entends-je? Juste ciel! de quoi m'accusez-vous?

Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
Ah! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ai soin de m'exiler, parceque je vous aime.
Pardonnez-moi ce mot pour la derniere fois;
Et songez que je pars sans attendre vos lois;
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue,
Puisque déjà mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous viviez pour un autre que moi,
Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme;
Si le moindre transport, un indiscret soupir,
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir.
Tout a gardé, madame, un rigoureux silence:
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
Je sais tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si sous un même ciel nous osions respirer.
Je sais enfin, je sais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'empire:
Ils ont su mon amour, et doivent présumer
Que qui vous aime un jour doit toujours vous aimer;
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un et l'autre:
Sauvons de leurs soupçons et ma gloire et la vôtre.
Je cherche à m'éloigner; vous, pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux si par vos soins mon attente est remplie!
J'irai des révoltés appaiser la furie;
Ils me veulent pour chef, et je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs états;
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,

Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flamme si belle,
Ne sauroit pour le moins s'offenser de mon zele.
S'il défend à mon cœur des sentiments trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous;
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre pere,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence y peut blesser vos yeux,
Appelez-moi, madame, et je pourrai tout faire.
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire:
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRENE.

En vain vous me flattez de ces fameux services:
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurai-je à craindre encor, prince, dans cette cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence.
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance;
Accoutumer mon cœur, trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le ciel m'a donné;
Obéir à ses lois, ne songer qu'à lui plaire;
Me sacrifier toute à mon devoir sévere;
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi:
Voilà jusqu'à la mort quel sera mon emploi.
J'avouerai cependant, et je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime;
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix;
Que pour tous mes plaisirs, le seul que j'imagine,
C'est de voir les hauts faits où le ciel vous destine,
Et de votre grand nom cent monarques jaloux,

Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela, partez. A votre exil fidele,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle.
Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il temps? Ce bonheur dont vous flattez mon ame,
Hélas! en vous perdant je l'ai perdu, madame!
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer :
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage ;
D'apprendre à l'univers par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort :
Et payant de mon sang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, madame, oubliez mes malheurs;
Et tandis que nourri de soupirs et de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Régnez, et...

IRENE.

Croyez-vous ma constance si ferme?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Etonne mon courage, et confond mes projets.
Ah! prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine?
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyiez seul à plaindre et le seul malheureux?
Mais que dis-je? où m'entraîne une force inconnue?
Ah! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue?
Partez, prince, c'est trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah! madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE, EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Madame, quel étoit son discours et le vôtre?
Mon abord imprévu vous trouble l'un et l'autre.
Je le vois, tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher.
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere :
Il vient de me presser de vous parler pour lui;
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere.
Je fais ce que je puis, prince, vous l'entendez;
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez!

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quoi! prince, vous cédez à votre impatience?
Vous êtes résolu d'abandonner Bysance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oui, seigneur, et déjà je brûle de partir.
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne,
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.

Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en pere,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire.
C'en étoit trop, je crois, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander.
Mais puisque, malgré moi, puisque, sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah! seigneur, voulez-vous...?

L'EMPEREUR.

Ne me répliquez plus.
Songez à m'obéir d'une ame plus soumise.
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux,
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh bien, seigneur, je sors : mais c'est trop me contraindre;
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quelle témérité! quel discours! quelle audace!
A mes yeux!

LÉON.

Vous voyez, seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins, qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous.

Que dis-je? croyez-vous que ce prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois de maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCENE.

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire.
Je prends peu garde au fils, s'il faut servir le pere;
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier:
Son ame d'un refus eût été moins surprise
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise.
Iroit-il donc chercher des peuples révoltés,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie?
Et peut-être va-t-il, par Léonce engagé,
Désobéir encore, et partir sans congé?

L'EMPEREUR.

Lui! partir sans congé?

MARCENE.

Seigneur, je l'appréhende.
C'est le seul Andronic que Léonce demande;
Et pour mieux attirer ce prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares, armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance:
Mais qu'ils vous causeront et de peine et d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un chef tel que lui;
S'ils peuvent désormais braver votre colere,
En opposant le fils aux menaces du pere,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur,
Conspirent au salut de votre successeur!

LÉON.

Hélas! en quels excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre,
Mécontent, et suivi de ces mêmes guerriers

Que tant d'heureux succès rendent déjà si fiers;
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Bysance.
Un jeune cœur, heureux dans ses premiers forfaits,
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets;
Et ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le ciel les avoue.
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand;
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole;
Pour lui le sort se fixe, et la victoire vole.
Il gagne des soldats et l'estime et le cœur;
Les peuples à son nom sont glacés de terreur.
Ainsi gardant sur tous un empire suprême,
Tout l'honore ou le fuit, tout le redoute ou l'aime;
Tant qu'enfin, sa valeur l'élevant jusqu'aux cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez! Mais prévenons sa fuite.
Sans cesse de plus près éclairons sa conduite.
Veillez sur tous ses pas et redoublez vos soins:
Placez autour de lui de fideles témoins.
Enfin dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

SCENE VII.

L'EMPEREUR.

Ce n'est pas tout. Dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement.
Ah! qu'Andronic encore et m'alarme et me gêne!
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene?
Quel intérêt prend-elle au dessein de mon fils!
Que dis-je? Ils se parloient quand je les ai surpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître.

O ciel ! quelle terreur ! Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée : épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure.
L'amour, dans tous les cœurs, étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils :
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'impératrice ;
Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint ;
Et peut-être qu'Irene et l'écoute et le plaint.
Ah ! si je le croyois... un châtiment sévere...
Allons, développons ce funeste mystere ;
Ils se cachent en vain ; et pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus ; et si je vois le crime,
Punissons sans songer que j'aime la victime.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Seigneur, que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah! ne m'en parle plus,
Martian, tes discours sont ici superflus.
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoi! ne sauriez-vous un moment vous contraindre?
Modérez vos transports; est-ce dans ce palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce?
Est-il prêt? Qu'a-t-il dit? Et quelle est sa réponse?

MARTIAN.

Il se fait de vos lois un souverain devoir.
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'est en vous que je mets mon espoir.
A des maux éternels la fortune me livre.
Ami, je suis perdu si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir :
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir.
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite.
Parlez. Sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LÉONCE.

Oui, seigneur, tout est prêt, vous n'avez qu'à me suivre.
Allons; que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours.
De nos peuples armés acceptez le secours :
Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre.
Brisez un joug fatal; et que vos premiers coups
Attirent tous les yeux et tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus : par trop de violence
On a poussé mon cœur, et lassé ma constance ;
Ouvrons des yeux, enfin, trop long-temps abusés,
Rendons à notre tour les maux qu'on m'a causés.

LÉONCE.

Vengez-vous, vengez-nous; nos peuples vous attendent;
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent.
Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité.

Vous trouverez, seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des soldats orgueilleux du bruit de leurs conquêtes,
Fideles à leur chef, patients à souffrir,
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir.
Courez les commander, et tentez la fortune :
Mais sur-tout bannissez une crainte importune ;
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords:
Ne vous souvenez plus, pendant votre entreprise,
Si l'exacte équité la blâme ou l'autorise:
Entrez dans la carriere; et sans vous arrêter,
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs, et ces égards séveres,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires.
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur et la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LÉONCE.

Martian est instruit, et je cours vous attendre.
D'abord que l'Empereur, congédiant sa cour,
Se sera retiré pour attendre le jour,
Martian, sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fideles amis, et des cœurs assurés,
Qui, tous brûlants pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, seigneur; moi, sans plus différer,
A remplir vos desirs je vais tout préparer.

SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'en est donc fait, seigneur, et malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter.
Dans quels affreux périls vous courez vous jetter!
Ignorez-vous l'abîme ou ce départ vous mene?
J'en frémis; vous cherchez votre perte certaine.
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils;
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrete?

ANDRONIC.

Ah! cruel, oses-tu condamner ma retraite?
Laisse, laisse-moi fuir; est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse cour?
Je sais dans mon projet quels malheurs je m'apprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert, je périrai demain,
Que mon sang, que l'état me défendront en vain:
Mais mon destin le veut, il faut que j'obéisse.
Eh! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse?
Peux-tu bien concevoir, dans ces tristes moments,
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourments?
On me prive à jamais de tout ce que j'adore;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuste pouvoir, à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né.
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte,
Laissé-je un seul moment échapper quelque plainte?
J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets:
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits;

Et nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie.
Enfin, lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande par grace à partir de Bysance,
Et d'aller exercer mon courage et mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles Etats:
On me refuse encor l'emploi que je demande.
On soupçonne ma foi, je vois qu'on m'appréhende.
On m'impute à forfait le soin de m'éloigner.
On me croit dévoré de l'ardeur de régner,
Et tout prêt de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime.
Sur ces fausses raisons on me retient ici:
Je vois contre mes pleurs qu'un pere est endurci;
Je vois mes ennemis triompher de ma peine:
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne:
On veut me voir souffrir; et mes persécuteurs
Ne seroient pas contents si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, seigneur...

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage.
Je me livre aux transports de ma secrete rage.
Plus de conseils, il faut m'éloigner ou périr;
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-temps une douleur timide:
Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur.
Mais déjà dans ces lieux regne un profond silence;
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience.
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera temps reviens m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC.

Enfin dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre, par ma fuite, une face nouvelle.
Si le ciel favorable aux vœux que je lui fais
Approuve ma retraite, et soutient mes projets,
O vous dont si long-temps j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrés murs de Bysance,
Palais de mes aïeux où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour,
Je fuis: mais en partant mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie;
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer!
Je l'aime, je l'adore, et ne l'ose nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes;
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes;
Et le ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs!
Enfin...

SCENE V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Venez, seigneur; l'heure nous favorise.
Partez.

ANDRONIC.

Allons. O ciel! conduis notre entreprise!
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient. L'Empereur se présente à mes yeux.
Serois-je découvert?

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCENE, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, GARDES.

L'EMPEREUR.

Gardes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC.

(il se veut tuer, on le désarme.)

Ah! du moins par ma mort prévenons sa justice.

L'EMPEREUR.

Mais, prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir?
Oui, je suis criminel, vous connoissez mon crime.
Je voulois à vos coups dérober la victime;
Satisfaire à la fois mon cœur et vos soupçons;
Vous épargner le soin de chercher des raisons
Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?
Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer au milieu des supplices
Léonce et Martian, ses malheureux complices.
Vous, Léon, hâtez-vous, et sans perdre un moment,
Suivez le prince; allez, cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE, GARDES.

MARCENE.

Vous l'avez vu, seigneur; sans nous, sans nos avis,
Le perfide Léonce emmenoit votre fils;
Ils s'éloignoient tous deux; et ce palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile.
Mais, seigneur, un des miens les suivant de plus près,
A connu leur dessein, et vu tous leurs apprêts;
Il m'a tout dit: nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite.
Par là, n'en doutez point, des peuples révoltés
Les projets sont trahis, les transports arrêtés.
Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCÉE, MARCENE, GARDES.

IRENE.

Qu'ai-je entendu, seigneur? Quel bruit, quelles alarmes,
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiéte, éperdue,
Je vous cherche, je cours; rien ne s'offre à ma vue,
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des soldats interdits, des gardes étonnés.
Qui cause dans la cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible.

Je les ai détournés, ne craignez rien pour moi.
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRENE.

Quoi! seigneur...

L'EMPEREUR.

Andronic, méprisant ma colere,
Couroit insolemment s'armer contre son pere;
Et malgré ma défense, abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux :
Mais le ciel, qui toujours me conduit et me guide,
A trompé les desseins de ce prince perfide,
Et par un juste soin qu'il répand sur les rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des lois.
Il est en mon pouvoir; et ce prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable.

IRENE.

Ah! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur? et seriez-vous à ce point inhumain?

L'EMPEREUR.

Madame...

IRENE.

A cet excès pousser votre colere,
Quelle horreur...! pardonnez à mon discours sincere.
Je crains pour vous, seigneur, l'infaillible retour
Des mouvements du sang, des transports de l'amour,
Qui, blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes;
Je crains pour vous la honte, et les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un éternel supplice :
La haine se répand sur celui qui punit;
L'amour et la pitié sur celui qui périt;
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles,
Semble peu mériter qu'ils aient été fideles.
Peut-être j'en dis trop; mais mon zele, seigneur,

Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur ;
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire.

L'EMPEREUR.

Madame, c est assez, j'aurai soin de ma gloire.
Je vois ce que prétend ce zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux.
Je connois votre cœur, je sais tout ce qu'il pense.
Allons, ne doutez point de ma reconnoissance.

SCENE IX.

MARCENE.

Enfin le prince est près de périr aujourd'hui.
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui ?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?
Ah ! prenons sans effroi l'occasion offerte.
Il nous a menacés, il nous perdroit un jour :
N'attendons point du sort ce funeste retour.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LÉON.

Oui, c'est vous que je cherche, et je viens vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'empire;
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier:
Commandez.

LÉON.

L'Empereur a déja vu la lettre
Qu'entre les mains du prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris.
Cependant l'Empereur veut que son fils la voie:
Il vous donne ce soin, Aspar, il vous l'envoie.
Faites-la rendre au prince, et trompez-le si bien
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LÉON.

Mais sur-tout employez un ministre fidele.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.

Souvenez-vous, enfin, que vous en répondrez.
Adieu.

SCENE II.

ASPAR.

Ne craignez rien; je vous ferai connoître
Qu'Aspar, quand il choisit, ne choisit point un traître.
Mais je vois Andronic; il porte ici ses pas.

SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, GARDES.

ANDRONIC.

Qu'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

SCENE IV.

ANDRONIC.

Desseins mal concertés! malheureuse vengeance
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance!
Douces illusions de mes esprits charmés;
Projets évanouis aussitôt que formés;
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laissez-moi sans vous contempler mes miseres.
O ciel! dans quel état me trouvé-je réduit!
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste
A quoi dois-je m'attendre? et quel espoir me reste?
Léonce et Martian que déja l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur;
De moment en moment ma garde redoublée;

Le noir pressentiment dont mon ame est troublée ;
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencements doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi, je meurs ; et la rigueur du sort,
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse ;
Mais aussi qu'il se juge et se fasse justice ;
Qu'il songe à nos desseins, et lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus malheureux...
Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage ;
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter :
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere... mais que dis-je? il refuse de l'être.
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
Il m'ôte ma maîtresse, et l'empire, et le jour :
Voilà tous les présents que m'a faits son amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse ;
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir.
Mais que veut-on de moi?

SCENE V.

ANDRONIC, GELAS.

GÉLAS.

Seigneur, c'est une lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire? Et ne puis-je savoir...?

GÉLAS.

Non, seigneur, je vous quitte, et j'ai fait mon devoir.

SCENE VI.

ANDRONIC.

Est-il quelque remede au malheur qui m'accable?
Le ciel me jette-t-il un regard favorable?
Qui peut être touché de mon sort inhumain?
Lisons. Je ne saurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.
Je ne sais quel présage, et quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas.
(*il lit.*)
« Par un dernier effort appaisez votre pere.
« Ne ménagez plus rien, prince, pour vous sauver.
« Assurez une vie à l'Etat nécessaire;
« Et songez qu'en mourant... je ne puis achever.
(*après avoir lu.*)
O bonté sans exemple! Adorable princesse!
Quoi! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse?
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix, il me semble l'entendre:
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre?
Abandonné de tous... Ah! prince trop heureux!
Par où mérites-tu des soins si généreux?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere;
Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere?
Irene, de vos vœux je me fais une loi:
Vous voulez que je vive; et c'est assez pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre.
Mais, hélas! l'Empereur voudra-t-il bien m'entendre?
N'importe: pour vous plaire, il faut tout hasarder;
Ma fierté, ma fureur, à l'amour doit céder.
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence:

Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance.
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi.
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres;
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres.
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours.
Holà! gardes, quelqu'un.

SCENE VII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon pere;
Si, suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment?

SCENE VIII.

ANDRONIC.

Que vais-je faire? O ciel! Quelle triste entrevue!
Que dire à l'Empereur? Quelle honte à sa vue!
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un pere qui me traite avec indignité,
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grace,
Qui me haït dans le cœur, dont la froideur me glace,
Qui, fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel.
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence.
Son front ne m'offrira qu'un sévere dédain;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain.

Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice?
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur,
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur!

SCENE IX.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.
Préparez-vous, seigneur, votre pere s'approche.
ANDRONIC.
Dites plutôt mon roi. Quel combat! quel reproche!
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter.

SCENE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR.
Qu'on nous laisse. A mes pieds viendra-t-il se jeter?
ANDRONIC.
Par où commencerai-je? Et qu'est-ce que j'espere?
L'EMPEREUR.
Je sens à son aspect redoubler ma colere.
ANDRONIC.
Allons, obéissons, et ne balançons plus.
Vous me voyez, seigneur, interdit et confus...
L'EMPEREUR.
Qu'attendez-vous de moi, prince? quelle espérance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?
ANDRONIC.
Ah! loin de m'accabler, seigneur, rassurez-moi;
Mes esprits sont saisis et de trouble et d'effroi.
Mon courage abattu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, seigneur, que je suis votre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur? Ah ciel! qu'osez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux, et la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible et sévere?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un pere?

ANDRONIC.

Eh quoi! c'en est donc fait! Il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils.
Et cependant, hélas! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous.
J'ose dans votre cœur avec cette défense
Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux:
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux.
Ingrat! et sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, et mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur...

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons;
Nous avons découvert toutes vos trahisons.
Allez, prince, marchez où l'honneur vous convie;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie.
Dans ces nobles emplois signalez votre bras.
D'autres crimes encore...

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas.
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi! se rendre le chef d'un peuple téméraire,
Traiter secrètement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bientôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te defendrois, au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendroient enfin ces perfides traités,
Ces asiles offerts, ces secours acceptés,
Ces serments mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au trône où dès long-temps un pere te fatigue?
Réponds-moi, si tu peux. As-tu quelques raisons?
Ou plutôt sont-ce là toutes tes trahisons?
Parle. Ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, seigneur, je ne puis, ou n'ose vous répondre:
Je suis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi!

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite

Pourroit justifier le dessein de ma fuite;
Sous le joug importun de leurs séveres lois,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois,
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égarements aux foiblesses de l'âge.
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous:
Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?
Quoi! loin de m'écouter vous détournez la vue!
Votre cœur se refuse aux tendres mouvements
Qui devroient le saisir dans ces tristes moments?
Regardez-moi, seigneur, avec des yeux de pere.
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC.

Non; d'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur du coup qui me menace,
Qui m'a fait mendier une honteuse grace;
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous
Après tant de rigueurs un traitement plus doux.
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible:
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR.

C'est assez, je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort.
Hâtez le coup fatal d'une lente justice:
La vie est désormais mon plus cruel supplice;
Et je mourrois bientôt de honte et de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

SCENE XI.

L'EMPEREUR.

O ciel ! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence !
C'est trop en sa faveur me faire violence :
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah ! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'impératrice l'aime.
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle-même ;
Ireue a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hasardé pour ce fils téméraire :
Je n'en puis plus douter, le traître s'est trahi ;
A d'autres lois enfin auroit-il obéi ?
Et, n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même ?
De quel air l'insolent s'est-il humilié ?
Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié.
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage
De ses respects forcés désavouer l'hommage ;
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.
Dans quel temps ? Au moment que malgré ma colere
Le traître me faisoit sentir que j'étois pere ;
Que toute ma fureur m'alloit abandonner ;
Que sais-je ? quand mon cœur eût pu lui pardonner.
Que cette lettre entre eux marque d'intelligence !
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres ! Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir ?
Comment ont-ils osé songer à me trahir ?
Moi qui, par tant de soins et de persévérance,
De pénétrer les cœurs possede la science ;

Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets;
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre,
Force tous mes voisins, tous les rois à me craindre;
Dans mon propre palais, au milieu de ma cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour.
Deux perfides sans art et sans expérience,
Aveuglant ma raison, et trompant ma prudence,
Démentent par des feux mortels à mon honneur
Tout ce que l'univers publie en ma faveur.
Hélas! ils m'abusoient sans peine et sans étude;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude:
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu.
O malheureux époux! ô déplorable pere!
Où dois-tu t'arrêter? où porter ta colere?
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt;
Dans leur perfide sang étouffons cet affront:
Mais sur-tout ménageons leur mort avec prudence:
Par des chemins divers achevons ma vengeance.
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat,
Condamnons Andronic en criminel d'état.
Par un effort secret perdons l'impératrice;
Et cachons à-la-fois son crime et son supplice.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC.

Serai-je encor long-temps dans cet état cruel?
Pourquoi laisse-t-on vivre un prince criminel?
Cette lenteur funeste et cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude ;
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on? L'Empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte et mon dépit ne l'ont que trop vengé.
Que je souffre! Je cede à mon impatience.
Ciel! qui vois mes combats, redouble ma constance;
Je ne puis résister à tout ce que je sens.
Mais enfin voici l'ordre et la mort que j'attends.

SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

ASPAR.

Seigneur...

ANDRONIC.

Je vous entends : on veut que je périsse.

Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice,
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend;
Je le croyois moins tendre, et mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace.
Qu'on me prépare un bain : quand il faudra partir,
Vous me trouverez prêt; revenez m'avertir.

SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

Mais, hélas! quel transport! quel mouvement me presse?

(*Crispe lui donne un siege.*)

Que l'on me donne un siege. Il suffit; qu'on me laisse.
Sortez donc. A mes yeux n'offrez point vos douleurs.
Que servent à mes maux les soupirs et les pleurs?

SCENE IV.

ANDRONIC.

Il est temps de s'armer d'une noble constance,
Où se termine, hélas! toute mon espérance!
Sorti du plus beau sang qu'adore l'univers,
Maître dès le berceau de cent peuples divers;
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug si long-temps fit gémir mon courage;
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs,
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,

Je péris; et j'entends, pour comble de misere,
Mon arrêt prononcé par la bouche d'un pere!
Mais quoi! toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par ma mort.
Il est à mon repos un si puissant obstacle,
Qu'en ma faveur le ciel ne peut faire un miracle:
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux.
Furieux sans effet, amant sans espérance;
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance;
Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux ni mes coups.
Ah! le ciel me devoit être un peu moins contraire;
Laisser libre du moins ma flamme ou ma colere;
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un rival que je pusse immoler.
Enfin, dans ces combats je ne saurois plus vivre;
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre.
Oui, je suis résolu. Mais, que deviendrez-vous,
Irene? De mon pere évitez le courroux.
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes;
L'Empereur en prendra de terribles alarmes.
Et que sais-je? peut-être en ce moment fatal
Il me condamne moins en pere qu'en rival.
Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne,
Quel péril pour Irene! O ciel! s'il la soupçonne!
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous!
Voilà ce qui m'étonne, et non pas mon supplice:
Mais je touche au moment du fatal sacrifice.
Ciel! je t'offre ma mort; appaise ta rigueur:
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur!
Contre un barbare époux protege l'innocence:
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense.

SCENE V

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit?

ASPAR.

Oui, seigneur; tout est prêt: je frémis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prêt. Allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire!
Gélas, menez le prince.

SCENE VI.

ASPAR.

Ah! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort.
Sinistre événement! exemple redoutable!
O perte pour l'empire à jamais déplorable!
De quels coups après toi sommes-nous menacés!

SCENE VII.

IRENE, NARCÉE, ASPAR.

IRENE.

Non, je ne puis me rendre à tes soins empressés.
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée, et lui donner tout le temps qui me reste.
Que fait le prince, Aspar? L'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR.

Madame...

IRENE.

Expliquez-vous ; parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire.
Vous saurez tout.

IRENE.

Allez. Prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux ; enfin, que je l'attends,
Prête à lui révéler des secrets importants.

SCENE VIII.

IRENE, NARCÉE.

NARCÉE.

Mais que prétendez-vous? Et qu'est-ce que vous faites?
Madame, songez-vous à l'état où vous êtes?
Hélas ! que je vous plains ! Mon cœur saisi d'effroi
Regarde votre sort...

SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

EUDOXE.

Ciel ! qu'est-ce que je voi?
Quel est votre dessein ? Vous m'avez donc trompée ?
Quoi ! madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici par d'indignes douleurs
Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
Quel succès de mes soins ! Ah ! l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire ?
Que dira l'avenir, tout l'empire, un époux ?

IRENE.

O ciel! pour ces conseils quel temps choisissez-vous?
Hélas! en ma faveur soyez plus indulgente.
Je vais mourir, Eudoxe, et mourir innocente.
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos lois,
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois.
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches,
Je commence à sentir les fatales approches.
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel.
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie!
Mais tous leurs soins n'ont-pu m'abuser un moment;
Et ma main et ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel et la liqueur funeste
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

EUDOXE.

Ah! quittez ce dessein, et cherchez du secours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours?
Non, non, qu'à l'Empereur je serve de victime:
Il croit son fils et moi noircis du même crime.
Ah! courons le chercher: il est près de ces lieux;
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux;
Que les derniers regards de ce prince fidele
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle;
Qu'avant que d'expirer, il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un seul moment ne vit plus après lui;
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entiere à la sienne affligée;
Qu'au même instant la mort brisant les mêmes nœuds,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux;
Que, rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse à la fin toute ma destinée!

SCENE X.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE, GELAS.

GÉLAS.

Madame, où courez-vous? et qu'allez-vous chercher?
Ah! plutôt de ces lieux il vous faut arracher;
Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic est donc mort?

GÉLAS.

Il ne vit plus, madame.
Je viens en ce moment de le voir expirer
Dans le bain que lui-même avoit fait préparer.

IRENE.

Soutenez-moi. Je cede après ce coup funeste:
Et vous, du sort du prince apprenez-moi le reste.

GÉLAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans frémir il entre dans le bain;
Offre ses bras lui-même, en fait couper les veines;
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il pâlit, et ses yeux s'obscurcissent;
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent;
Son ame, avec son sang trop prompte à s'écouler,
Court au terme fatal...!

IRENE.

Je me sens accabler.
Donnez un peu de temps à mon ame abattue:
C'est assez. Achevez un discours qui me tue.

GÉLAS.

Il leve au ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix:

O mort! des malheureux unique et sûr asile,
Je verrois ton approche avec un œil tranquille,
Si du courroux vengeur dont je subis la loi
La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi.
Je crains... En cet instant son ame s'est émue;
Il promene par-tout une inquiète vue.
Pere cruel, dit-il, d'un fils infortuné,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné:
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage.
Alors de la parole il perd presque l'usage:
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus;
Ce ne sont que des mots toujours interrompus:
Son esprit se confond, le trouble s'en empare;
En de vagues projets il s'emporte, il s'égare;
Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur;
Paroît tantôt tranquille, et tantôt en fureur.
Enfin son sang s'épuise, et sa force succombe:
Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe.
Il meurt: et tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persécuteurs je déteste la rage;
Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

IRENE.

C'en est fait, à ses yeux la lumiere est ravie.
Eclatez, mes soupirs, sa mort vous justifie.

EUDOXE.

Quoi donc...?

IRENE.

Regrets, transports, jusqu'ici retenus,

Paroissez, il est temps, je ne vous contrains plus.
Il est mort! Ciel! quel sang a-t-on osé répandre?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher Prince; vois Irene, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.
Mais, hélas! du poison l'atteinte se redouble.
Je sens croître à-la-fois ma foiblesse et mon trouble;
Et le mortel venin par un injuste effort
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.
Non, non, je me trompois, ils agissent ensemble,
Tous deux en même temps... L'Empereur vient. Je tremble.
Ma peine à son aspect vient de se redoubler.

SCENE XII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

IRENE.

Seigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler:
Andronic est puni; je meurs empoisonnée;
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une lettre aujourd'hui tombée en votre main
A sans doute achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangere;
Sans honte je l'avoue. Eh! pourquoi le cacher?
C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher.
J'en atteste le ciel; ce ciel dont la puissance
Au poids de nos vertus punit ou récompense.
Ni votre fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir;
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidele
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle.
C'est dans ce même temps qu'un sacrifice affreux
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.

Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort,
Je passe sans regret dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie.
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie;
Otez-moi de ces lieux; et que je puisse au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entends-je? Quel effroi, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante, et me gêne?
Etoient-ils innocents ou coupables tous deux?
Je ne sais. Mais, hélas! que je suis malheureux!

FIN D'ANDRONIC.

TIRIDATE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1691.

6.

PRÉFACE.

Factum est autem post hæc ut sororem speciosissimam vocabulo Thamar adamaret Amnon, filius David, et deperiret in eam valdè ita ut propter amorem ejus ægrotaret. *Lib. II. Reg. cap.* 13.

« Il arriva ensuite qu'Amnon, fils de David, de-
« vint si éperdument amoureux de sa sœur Thamar,
« que l'excès de sa passion le rendit malade à l'ex-
« trémité. *Au second Livre des Rois, chapitre* 13. »

Voilà précisément le sujet de ma tragédie. Le respect que nous devons aux livres sacrés m'a empêché de le traiter sous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai pas cru qu'il me fût permis de changer les faits importants de cette histoire, et il m'étoit également défendu de les exposer sur le théâtre tels qu'ils sont véritablement. Je me suis donc borné à prendre les caracteres, et quelques uns des mouvements de David, d'Amnon et d'Absalon, et de les donner à Arsace, à Tiridate et à Artaban. J'ai été moins réservé pour la disposition de ma fable, et je me suis hardiment servi de tous les incidents naturels ou pathétiques que j'ai pu tirer de l'Ecriture.

J'avoue qu'aucun historien ne fait mention de l'amour de Tiridate pour sa sœur ; mais plusieurs assurent qu'il perdit la vie par une langueur dont la cause fut toujours inconnue. Cette circonstance m'a déterminé à lui donner le penchant funeste qui le rend criminel, et qui le fait mourir dans un temps

où il devroit vivre le plus heureux et le plus puissant roi de la terre. Tout ce que je dis des Parthes, de leur origine, de l'établissement de leur empire, de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs lois, est vrai à la lettre. Il n'y a qu'à lire Suidas et Justin, qui le rapportent de la même maniere.

Je ne répondrai point aux critiques que l'on m'a faites. Je prie seulement ceux qui ont condamné mon cinquieme acte, de songer qu'un auteur est indispensablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ses principaux personnages. Il ne faut pas douter que cette nécessité ne produise toujours quelque scene moins vive que les autres : mais il est impossible de l'éviter, à moins que de faire un monstre en tragédie, et de manquer à la regle du théâtre la plus essentiellement prescrite, et la plus religieusement observée.

On a publié que les Parthes ne se faisoient pas un scrupule d'épouser leur sœur. Je ne sais sur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi, quelque soin que j'aie pris, je n'ai pu trouver d'exemples de ces mariages que chez les Perses : encore fut-ce plutôt une condescendance des mages pour Cambyse, qu'une coutume généralement reçue et suivie par toute la nation. Je ne dis rien là-dessus que sur l'autorité d'Hérodote. Bien des gens se sont révoltés contre l'amour de Tiridate avant que d'avoir vu de quelle façon il est traité : il y en a même que les applaudissements qu'il a reçus n'ont pas guéris de leur prévention. Je suis bien aise de leur dire

que les sentiments les plus extraordinaires sont ceux qui réussissent le plus sur la scene, pourvu qu'ils soient justes et adoucis. Je suis si persuadé de cette vérité, que s'il m'arrive d'écrire encore quelque poëme dramatique, je m'estimerai fort heureux de trouver un sujet comme celui-ci : et le succès qu'il a eu ne servira qu'à me faire prendre plus de précaution et de soin, afin de mériter du public, pour mon premier ouvrage, l'estime qu'il a témoigné pour ce dernier.

ACTEURS.

ARSACE, fondateur de l'empire des Parthes.
TIRIDATE, fils d'Arsace.
ARTABAN, second fils d'Arsace.
ERINICE, fille d'Arsace.
TALESTRIS, reine de Cilicie.
ABRADATE, prince du sang d'Arsace.
MITRANE, seigneur parthe, ami de Tiridate.
BARSINE, confidente de Talestris.
ORASIE, confidente d'Erinice.
TIMAGENE, officier des gardes d'Arsace.
GARDES et SUITE.

La scene est à Dara, capitale de l'empire des Parthes, dans le palais d'Arsace.

TIRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'AUROIS-JE pu prévoir? Le ciel ne me renvoie
En des lieux où j'ai cru partager votre joie
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains.
Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous séparer peut-être on nous contraigne.
Parlez. Qui vous offense? Et qui dois-je haïr?
Par quelles mains le sort a-t-il pu vous trahir?
Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate?

ABRADATE.

Ah! seigneur, oserai-je accuser Tiridate?
Pourrai-je sans trembler, exposant mon malheur,
Conter son injustice, et montrer ma douleur?
Peut-être tous mes maux causés par sa colere
Vous toucheront-ils moins que l'intérêt d'un frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus quand vous aurez appris
Qu'à mon retour ici sa froideur m'a surpris;

Dans ses discours glacés j'ai méconnu mon frere,
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre et sincere,
Qui jadis, peu jaloux des honneurs de son rang,
Faisoit céder leurs droits aux tendresses du sang;
Artaban, comme vous, a sujet de s'en plaindre,
Et peut-être sa haine ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, seigneur, ses chagrins ne tombent point sur vous,
Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux:
Mais de quels traits? Grands dieux! qu'il est impitoyable!
Cependant croirez-vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs!
Je le vois pénétré de secretes douleurs,
Au milieu de la cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquiétude;
Insensible aux objets qui flattoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs;
Et son cœur, dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
En vain l'art des humains cherche à guérir ce mal,
Dont on ne connoît point le principe fatal;
En vain sur mille autels le feu sacré s'allume;
Il n'en souffre pas moins; sa force se consume.
Il meurt. Et toutefois, dans son barbare sort,
Il semble s'applaudir de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui qui, montrant pour vous l'amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre.

ABRADATE.

Il venoit, triomphant du jeune Séleucus;
Tous ses soldats brilloient des trésors des vaincus;
Et des murs de Dara jusqu'aux bords de l'Euphrate,
On entendoit voler le nom de Tiridate.

Nous arrivons, flattant nos innocents desirs
De faire à nos travaux succéder les plaisirs :
Votre charmante sœur, l'adorable Erinice,
Avoit de mon amour reçu le sacrifice ;
Flatté par nos succès, je viens offrir ma foi.
Je parle enfin ; j'obtiens le suffrage du roi.
La princesse obéit et consent que j'espere;
Quand le sort contre moi souleve votre frere,
Qui, de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur.
J'en ignore la cause, injuste ou légitime ;
Dans le fond de mon cœur je vais chercher mon crime,
Et n'y découvre rien jusques à cet instant,
Qu'un respect pour ce prince, et sincere et constant.
Toujours aux plus grands biens préférant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse
Dans les jeux de la cour, dans l'horreur des combats ;
J'ai depuis mon enfance accompagné ses pas;
Et quand dans les périls il s'est couvert de gloire,
Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire,
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi
Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine;
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne;
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ses exploits.

ABRADATE.

Non, seigneur, je le dois avouer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa victoire ;
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;

Et sa voix, des soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son courage :
Mais il n'est plus lui-même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit ;
Je puis vous secourir quand ce prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le résoudre à voir mon hyménée,
Quand sa langueur du sien recule la journée ?
Talestris sans se plaindre en attend le moment,
Sans cesse elle offre au ciel des vœux pour son amant,
Sans que les tendres soins où sa flamme l'engage
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au roi de donner le prix à votre amour ;
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-temps il vous traite en époux de sa fille,
Et lui seul a le droit de régler sa famille.
Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à votre cœur.
Adieu : je sors. Je vois Talestris qui s'avance.

SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE.

ABRADATE.

Quels seront les effets de ma reconnoissance ?
Madame, chaque jour j'apprends de tous côtés
Jusqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontés ;
Vous n'avez point sucé cette haine implacable,
Ces cruels sentiments dont votre amant m'accable ;
Soumise aveuglément à tous ses autres vœux,
Vous osez contre lui défendre un malheureux ;
Et s'il vouloit par vous régler ma destinée,

Elle ne seroit pas long-temps infortunée.

TALESTRIS.

Oui, prince, je voudrois finir vos déplaisirs;
Et peut-être le ciel sensible à mes soupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flatte.
Il va bientôt rentrer et passer par ces lieux,
Ne vous obstinez pas à paroître à ses yeux,
Il est chagrin, mourant, et frere d'Erinice.
Il doit régner : il faut respecter son caprice:
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me préserve le ciel d'y jamais résister!
Je vous laisse.

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

Tu vois quelle est sa destinée;
Je ne suis pas ici la seule infortunée:
L'amour y fait encor d'illustres malheureux,
Barsine : mais, hélas! que mes maux sont affreux!
Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abradate!

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate?
Madame, revoyez les bords ciliciens.

TALESTRIS.

Le ciel m'attache ici par de trop forts liens.
Ne te souvient-il plus que sur mon hyménée
L'orient tout entier fonde sa destinée?
Que ce nœud seul acheve et confirme une paix
Que ses rois ont juré de ne rompre jamais.
Mon frere, dont la foi garantit leur promesse,
Par ses ambassadeurs la demande sans cesse.

Cependant vainement ils en pressent le jour,
Le sort cruel confond leurs soins et mon amour.
Ce prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
Des rois les plus puissants arma la jalousie;
Ce prince dont le bras par des faits infinis
Renversa les projets de ses rivaux unis:
Ce prince, dont je dois suivre la destinée,
Voit peut-être aujourd'hui sa derniere journée.

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de votre tendresse,
Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse?
N'en démêlez-vous point les secretes raisons?

TALESTRIS.

Non, et je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
Il échappe à mes yeux, quelque soin que je prenne:
La cause est inconnue et la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès;
Et l'amour, dont le trouble augmente nos alarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

J'ignorois les chagrins de son cœur affligé,
Et plains tous les malheurs où ce prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vue.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

Talestris en ces lieux ! O rencontre imprévue !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, seigneur ? Quels importants sujets
Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce palais ?
Cherchez-vous, peu soigneux de votre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est poursuivie ?

TIRIDATE.

Madame, un juste soin trop long-temps différé
M'a conduit vers le dieu dans ces lieux adoré.
Mais, hélas ! Jupiter refuse mes offrandes,
Il rend mon sort plus triste et mes douleurs plus grandes :
De sa justice seule il écoute la loi,
Et sa bonté sans borne en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah ! j'espere...

TIRIDATE.

Laissez préparer pour ma tête
Des vengeances des dieux la prochaine tempête.
Je sens depuis long-temps leur bras appesanti ;
Et toutefois mon cœur ne s'est point démenti ;
En avançant ma mort peut-être ils me font grace :
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un prince infortuné ;
A souffrir, à mourir, je suis seul condamné :
Car ne nous flattons point, le ciel veut que je meure ;
Ma vie incessamment touche à sa derniere heure,
Je le sais, je le sens : mais j'atteste les dieux,

Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux!
Insensible à mon sort, je déplore le vôtre;
Ils ne sont point marqués pour s'unir l'un à l'autre;
Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux essor.
Revoyez vos états; et vos soins pour la gloire
Vous pourront de ma perte arracher la mémoire.

TALESTRIS.

Dieux! de quels sentiments m'osez-vous soupçonner?
Quel indigne conseil venez-vous me donner?

TIRIDATE.

Hélas!

TALESTRIS.

Vous soupirez, et vos sens s'affoiblissent;
Vos yeux sont offusqués des pleurs qui les remplissent;
Ce discours trouble encor votre cœur languissant;
Il aigrit vos douleurs en vous attendrissant.
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire;
Fidele aux mouvements que mon devoir m'inspire,
Je leur obéirai. Vous, cependant, vivez:
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.
Que le ciel s'adoucisse, et calme vos alarmes;
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes;
Heureuse si je puis, victime de ces coups,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous;
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir votre bonheur égal à ma tendresse.

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Enfin nous sommes seuls; et je puis, grace aux Dieux...
Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

(*à sa suite.*)

Demeurez, mes enfants. Et vous, qu'on se retire.
(*ils s'asseyent.*)
Prince, je vois en vous l'héritier de l'empire.
J'y trouve un fils prudent, intrépide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joie;
Mais aussi dans quels pleurs votre pere se noie,
Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le cours,
Est prêt de vous ravir au plus beau de vos jours.
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnue?
D'ambitieux desirs votre ame prévenue
Voit-elle avec chagrin votre pere en un rang
Où vous feront monter mon choix et votre sang?
Parlez; si vous brûlez de porter ma couronne;
Si c'est peu des états que Talestris vous donne,
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendrai du trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils, c'est ma tendresse.
Si j'ai vécu toujours glorieux et puissant,
L'Etat retrouve en vous un courage naissant.
Eh! que perdrai-je enfin en vous cédant l'Empire?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire;
Qui tous ne valent pas l'un à l'autre ajoutés,
Mon fils, un seul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie?
Quel remede à mes maux votre amour vient offrir!
Que vous les redoublez en voulant les guérir!
Moi je pourrois régner en dépouillant mon pere!
Tombe plutôt sur moi toute votre colere!
Que le ciel m'abandonne à de nouveaux tourments!
Ils m'accableront moins que de tels sentiments.
Vivez, régnez, portez vos jours et votre empire
Aussi loin que mon cœur l'espere et le desire;
Et croyez, si le ciel répond à mes souhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites;
Je n'attendois pas moins d'un fils tel que vous êtes;
Et c'est ce qui m'excite à ne rien négliger
Pour terminer vos maux, ou pour les soulager.
Un autre soin, mon fils, en ces lieux nous assemble;
Vous n'êtes point unis, je le sais, et j'en tremble;
Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.
Hélas! de quels soupçons êtes-vous prévenus!
Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage?
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage?
Je regne; mais songez, prince, par quels chemins

Le sceptre de l'Asie a passé dans mes mains.
Né libre sur les bords que le Tanaïs lave,
L'insolence des Grecs me traitoit en esclave.
A peine ma raison m'apprit mon triste état,
Que je formai contre eux un illustre attentat.
Mais Alexandre, encore au comble de sa gloire,
Tranquille, reposoit au sein de la victoire;
Et son divin génie, arbitre des mortels,
Sur les trônes détruits s'élevoit des autels :
Il mourut ce héros; la trahison, l'envie,
Au milieu de sa cour terminerent sa vie;
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter,
Une main parricide osa l'exécuter.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil, et leurs haines;
Et chacun, demandant le prix de ses travaux,
S'attribuer l'empire, et braver ses rivaux.
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
Les soldats échappés de tant de longues guerres,
Je vengeai les Persans des outrages reçus
Aux combats de Granique, et d'Arbelle, et d'Issus:
L'orient avec joie en perdit la mémoire,
Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire.
Les Parthes, par moi seul libres et triomphants,
Promirent d'assurer mon rang à mes enfants :
Mon pouvoir par leurs lois devint héréditaire.
Ainsi, mon sang sorti d'une source vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Mérita le destin du sang des plus hauts rois.
Vous jouirez, mes fils, de cet honneur suprême;
Vos fronts seront un jour ornés du diadême :
Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur,
Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur.
Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.
Donnez à l'univers un exemple éternel

Des merveilleux effets de l'amour fraternel :
Exemple entre les grands d'autant plus admirable,
Qu'à peine la mémoire en conserve un semblable.
L'âge et mes longs travaux affoiblissent mes sens ;
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans :
Ma course va finir ; et de toute ma gloire
La mort ne laissera qu'une éclatante histoire :
Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que sans regret je descende au tombeau,
Sûr de votre union, et beaucoup moins illustre
D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre,
Et détruit ses tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils si généreux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que, suivant l'ordre de la naissance,
Tiridate, avant moi, dût rompre le silence,
Je crois, sans l'offenser, pouvoir en liberté
L'assurer le premier de ma sincérité ;
S'il a pris de ma foi quelque secret ombrage,
Ce doute injurieux le séduit et m'outrage.
Je sais qu'il a pour lui l'avantage du sang,
Et qu'une juste loi l'appelle à votre rang :
Pour l'y faire monter je combattrai moi-même ;
Trop heureux si ma main soutient son diadême !
Satisfait des états qu'il m'aura destinés,
Dans leur possession mes vœux seront bornés ;
Ou, si l'ambition me fait prendre les armes,
J'irai loin de son trône en porter les alarmes.
Seigneur, de mes desirs l'impétueuse ardeur
A pour objet la gloire, et non pas la grandeur ;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puisse faire,
Que d'être dignement votre fils et son frere.

TIRIDATE.

Sur de tels sentiments vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous cede en générosité ?
Connoissez Tiridate, et rendez-lui justice.

La fortune des rois n'a rien qui m'éblouisse ;
J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé :
Si je vous ai paru soupçonneux et troublé,
Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie
Les funestes chagrins qui dévorent ma vie.
Je vous l'ai déjà dit : de plus justes douleurs
Exercent mon courage et font couler mes pleurs.
De votre ambition j'aime la violence :
Prince, n'en bornez point la superbe espérance ;
Sur de nombreux états on peut vous couronner :
Qui sait les conquérir, doit savoir les donner.
Oui, seigneur, si la Parque, à mes jours moins cruelle,
Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle,
Je ne monterai point au trône qui m'attend,
Qu'Artaban, avec moi, n'en puisse faire autant.
Vos enfants, animés du feu qui vous inspire,
Iront, à votre exemple, élever un empire
Dans les climats brûlants, ou sous les cieux glacés :
Enfin vous régnerez, mon frere, en est-ce assez?
Je réponds du succès que nous devons attendre,
Puisqu'il reste des rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux! que je sens de joie en ces heureux moments!
J'admire avec transport leurs nobles sentiments.
Je ne crains plus la mort que le destin m'apprête,
Puisque leur amitié soutiendra ma conquête ;
Et que, par ma valeur cet Empire élevé,
Doit être, par la leur, encor mieux conservé :
Il ne me reste plus, après cette assurance,
Qu'à remplir d'un amant les vœux et l'espérance.
Abradate soupire accablé de douleur :
Il est de votre sang ; vous savez sa valeur.
Fondé sur ma parole, il adore Erinice ;
Prince, n'écoutez plus un injuste caprice ;
Souffrez que votre sœur l'accepte pour époux;

Que leur hymen...

TIRIDATE.

Ah dieux ! que me proposez-vous?
Abradate, enflammé d'un orgueil téméraire;
Abradate, l'objet de toute ma colere !
Que j'expire plutôt que...

ARSACE.

Mon fils...

TIRIDATE.

Non, seigneur,
Un sujet ne doit point prétendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.
Vous-même, par les nœuds dont la force nous lie,
Considérez, seigneur, dans quel auguste rang
Vos vertus, vos exploits, ont porté votre sang.
Songez qu'en ce degré de gloire et de puissance,
Vous voyez tous les rois briguer votre alliance.
Pouvez-vous vous résoudre à les offenser tous,
En donnant à ma sœur un sujet pour époux?
Non qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même;
Mais à tant de vertus il manque un diadême.
Il est d'autres honneurs pour le récompenser;
Accablez-l'en, je crois devoir vous en presser;
Je serai le premier à lui rendre justice:
Mais pour un rang plus haut réservez Erinice.
Enfin, si mes respects, si mes mortels ennuis
Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
N'augmentez pas, seigneur, l'excès de ma misere,
En forçant votre fils à se plaindre d'un pere.

(*il sort.*)

SCENE VII.

ARSACE, ARTABAN.

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins son cœur est agité?

ARSACE.

Je ne sais que résoudre en cette extrémité :
Il m'offense, il m'aigrit par cet orgueil farouche;
Cependant je le plains, sa disgrace me touche.
Dans l'abîme de maux où le ciel l'a jetté,
Puis-je user contre lui de mon autorité ?
J'accorde quelques jours encore à son caprice;
Mais, prince, après ce temps je lui rendrai justice.
Allez voir Abradate, et flattez son tourment;
Jurez-lui de ma part que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de sa tendresse :
J'en atteste les dieux, mon fils; et je vous laisse.

SCENE VIII.

ARTABAN.

Ah! pour le consoler quels seront mes discours?
Mais ne nous lassons point de servir ses amours.
Faisons céder mon frere; et malgré son caprice,
Assurons par l'hymen le destin d'Erinice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

Tiridate vient-il?

TIMAGENE.

Oui, seigneur, le voici.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

Pour des soins importants je vous appelle ici;
Prince, puisque vos yeux régardent sans envie
Dans le rang où je suis les restes de ma vie,
Je dois jusqu'à la fin, en digne potentat,
Dispenser la justice, et régler mon état;
Jamais, depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet état redoutable,
De de si grands intérêts ne se sont présentés.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris? quels périls?...

ARSACE.

Ecoutez.

Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice;

Je crois que la raison domtant votre caprice,
Vous viendrez dès ce jour en presser le moment,
Et rougir à mes pieds de votre emportement.
Songez-y, dès long-temps Talestris amenée
Voit de votre union reculer la journée;
Des maux que vous souffrez le dangereux poison
Auprès d'elle vous prête une juste raison.
Mais on voit d'un autre œil dans les cours étrangeres
Ce long retardement, et nos craintes sinceres.
Son frere, tous ces rois sur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foi des traités.
Pendant notre entretien, assemblés pour m'attendre,
Tous leurs ambassadeurs viennent de me l'apprendre.
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous,
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des alarmes?
Qu'obtiendront-ils, seigneur, en violant la paix?
La honte d'être encor suppliants, ou défaits....

ARSACE.

Prince, on n'est pas toujours suivi de la victoire.
Un roi ne doit jamais, s'enivrant de sa gloire,
Négliger l'équité, parcequ'il est heureux;
La fortune souvent a des retours fâcheux:
Et tel a vu long-temps sa grandeur infinie,
Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que, frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces rois l'envie et la fureur:
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Justifions nos droits au reste de la terre.
Otons un vain prétexte à leur inimitié,
Et des Parthes lassés prenons quelque pitié.

Je sais qu'en triomphant les états s'affoiblissent;
Le monarque est vainqueur; et les peuples gémissent.
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille accable ses sujets.
Ainsi pour détourner une guerre odieuse,
Peut-être également funeste et glorieuse,
Aux pieds de nos autels, je prétends dès demain,
Prince, que Talestris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoi! dès demain, Seigneur?

ARSACE.

Oui, mon fils, cette fête,
Par mes ordres déjà se publie, et s'apprête.
Le délai le plus court en seroit dangereux.
Enfin je l'ai promis, il le faut, je le veux.
Adieu, préparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle est ma surprise!

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favorise.
Seigneur, de Talestris vous connoissez le cœur:
A peine votre flamme égale son ardeur.
Quels plaisirs vous promet une reine si belle!

TIRIDATE.

Hélas! que n'est son cœur moins tendre et moins fidele!
Que ne vois-je finir ses amoureux transports!
Qu'elle m'épargneroit de trouble et de remords.

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez? que venez-vous de dire?

TIRIDATE.

Oui, Mitrane, il est vrai, j'en rougis, j'en soupire.
Tu me vois malheureux, languissant, abattu;
Je meurs; mon infortune a lassé ma vertu.
Mais de tous les malheurs dont le destin m'accable
L'hymen de Talestris est le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, et plus je suis surpris.
Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris?
Votre ame d'autres feux seroit-elle embrasée?
Négligez-vous, seigneur, une conquête aisée?
Seroit-elle coupable? Etes-vous inconstant?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un mérite éclatant.
Son austere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un instant justement soupçonnée;
Mais sans vouloir porter tes regards curieux
Jusque dans un secret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un amour qui me gêne;
Tourne ailleurs les desirs et le cœur de la reine:
Elle connoît ton zele, et se confie à toi;
Tu peux seul la résoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi-même
Qu'après tant de serments, c'est en vain qu'elle m'aime:
Dis-lui que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours;
Fais que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins sans entendre ses plaintes.

MITRANE.

Moi, seigneur, pensez-vous de quoi vous me chargez?
Dispose-t-on des cœurs par l'amour engagés?
Que peuvent les raisons où regne sa puissance?
J'agirai: mais, seigneur, je réponds par avance
Que je n'obtiendrai rien. Dieux! ne voyez-vous pas
Quels désordres nouveaux vont troubler vos états;

Quels feux vont s'allumer ; quel courroux ; quelle haine?
Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la reine ;
Si vous l'abandonnez...

TIRIDATE.

Tes soins sont superflus.
Que servent des raisons qui ne me touchent plus?
Qu'un autre s'intéresse au repos de l'Empire ;
Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
Qu'accablé de mes maux, je ne puis...

MITRANE.

Achevez.
Déclarez un secret que vous me réservez.

TIRIDATE.

Ah! que plutôt des dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce secret effroyable,
Obscurcisse à jamais ce soleil qui nous luit,
Et couvre l'univers d'une éternelle nuit!
Je ne sais quel forfait irrite leur justice:
Je crains en te parlant de t'en rendre complice.
Mais de tout leur pouvoir leur courroux soutenu,
Punit sans doute en moi quelque crime inconnu,
En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont frémit la nature ;
Mille indignes transports, mille horribles desirs,
Qui font en même temps mes maux et mes plaisirs ;
Que ma vertu combat, et jamais ne surmonte,
Et dont ma mort ne peut assez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles discours! Mais vous versez des pleurs!
Je vous vois succomber à vos vives douleurs.
Parlez, seigneur ; le Ciel approuve ma priere ;
Achevez de m'ouvrir votre ame tout entiere ;
Ne me répondrez-vous que par de longs soupirs?
Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs?

Ne m'honorez-vous plus de votre confiance?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence:
Elle peut vous servir, vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laisse au moins de mon cœur cesser les durs combats;
Toute ma force cede à leur effort barbare.
Apprends tout, puisqu'il faut que je te le déclare;
Je vais par cet aveu perdre ton amitié;
Tu me refuseras jusques à ta pitié:
Indigné, tu fuiras ma vue abominable,
Tu frémiras d'avoir un ami si coupable.
Et toutefois, grands dieux! devrois-je être accusé
D'un joug que ma raison a toujours refusé?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice;
C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Votre sœur!

TIRIDATE.

Je prévois par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Epargne-toi ce soin; c'est un mal sans remede.
Si j'avois pu domter l'amour qui me possede,
Dès long-temps mon courage en auroit triomphé,
Et sans te rien devoir je l'aurois étouffé.
Respecte mon malheur, plains-moi, je le mérite;
Dévoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini.
Juste ciel! tu le sais, je suis assez puni.
Ta vengeance épuisée a comblé ma misere,
Et je puis désormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne prétends point accroître vos douleurs;
Au lieu de mes conseils je vous donne mes pleurs.
Quel est votre dessein? Que pouvez-vous attendre?

TIRIDATE.

Le seul trépas; hors lui je n'ai rien à prétendre.

Aux dieux avec ardeur j'ose le demander;
Ils me haissent trop ; loin de me l'accorder,
Ils semblent ajouter des forces à ma vie,
Puisqu'encor mes tourments ne me l'ont point ravie.
Du fer ou du poison l'infaillible secours,
Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes jours,
Il est vrai : mais il faut t'avouer ma foiblesse :
D'invincibles liens me retiennent sans cesse,
Non que, quand je m'apprête à me percer le sein,
La nature s'étonne, ou change mon dessein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage;
Mais mon amour lui seul surmonte mon courage :
Je chéris mon tourment, tout violent qu'il est;
Ma passion m'occupe, et ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flamme :
Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais;
Que tout autre que toi les ignore à jamais,
Et que j'expire avant que la princesse apprenne
La source de mes maux et l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes soins;
Quelle horreur si ses yeux en étoient les témoins!
Je l'aime sans espoir, mais ma fureur jalouse
Ne sauroit consentir qu'Abradate l'épouse :
Je ne la verrai point récompenser ses feux,
Et tant que je respire il ne peut être heureux.
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense;
Mais telle est de mon sort l'insurmontable loi,
Que tous mes sentiments se forment malgré moi;
Mon cœur n'en conçoit plus que ma raison avoue,
Et de tous ses conseils ma passion se joue.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

Seigneur, je vois vos yeux troublés.

TIRIDATE.

Hélas! prince, mes maux sont encor redoublés.
Adieu; je vais chercher un repos nécessaire,
Si les dieux ennemis n'ordonnent le contraire.

SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

Que son malheur me touche! hélas!

ABRADATE.

Eh bien! seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon cœur?
Mais je lis dans vos yeux le sort que je dois craindre.

ARTABAN.

Oui, prince, il est trop vrai, je ne puis que vous plaindre;
Non que votre bonheur ne vous soit assuré,
Le roi vous en répond; mais il l'a différé;
Il n'a pu refuser cette grace à mon frere :
Moi-même, malgré moi touché de sa priere,
Oubliant les égards dus à notre amitié,
J'ai senti que ses maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah! vous m'abandonnez! Qu'ai-je encore à prétendre?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un amour si tendre :

Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter;
J'admire les vertus qu'il a fait éclater;
Je n'ai pu contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne suis plus jaloux que de son grand courage.
Ma sœur vient. Je pourrois troubler votre entretien.
Je vous laisse...

SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE, *à Artaban qui s'en va.*
Seigneur, je n'espere plus rien.
Madame, c'en est fait, tout me devient contraire,
Tiridate, Artaban, les dieux, et votre pere:
Trahi de tous côtés, il ne me reste plus
Qu'à terminer des jours désormais superflus.
On me hait, on m'accable, et je me hais moi-même.

ÉRINICE.
Comptez-vous donc pour rien, prince, que je vous aime?
Et votre vie est-elle un fardeau si pesant,
Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant?
Quel honteux désespoir à la mort vous entraîne!
Votre malheur est grand; j'en juge par ma peine.
Mais quoi! les sentiments que j'ai conçus pour vous
Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres alarmes;
Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes;
Je les verse sans art dans tous nos entretiens:
Tels que sont vos chagrins, je vous montre les miens.
Je soupire avec vous, quand vos soupirs s'échappent.
Mon cœur se sent brisé, quand vos plaintes le frappent.
Je ne vis que pour vous, je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que selon vos souhaits.

Je n'ai point de transports dont vous ne soyiez cause.
Ciel ! quel est mon malheur, si tout ce que j'oppose
Aux traits dont le destin cherche à vous accabler
N'est pas assez puissant pour vous en consoler !

ABRADATE.

Excusez les erreurs d'un amant déplorable,
Madame, votre cœur n'est que trop pitoyable,
Vous faites plus pour moi que je n'ose espérer :
Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer,
Quand je vois renverser la prochaine espérance
D'un hymen tant promis à ma persévérance.

ÉRINICE.

Eh bien ! prince, faut-il par un dernier effort
Et vous prouver ma flamme, et changer votre sort ?
Tiridate lui seul cause votre infortune :
Je vais lui déclarer qu'elle nous est commune.
Il m'a toujours fait voir une tendre amitié,
Mes soupirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire :
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
On pourra m'en blâmer : mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous êtes heureux.

ABRADATE.

Ah ! madame, comment eussé-je osé prétendre...?

ÉRINICE.

Un véritable amour ne peut trop entreprendre.
Allez, prince ; attendez l'effet d'un entretien
D'où dépend désormais votre sort et le mien.
Adieu ; si, par mes pleurs, je fléchis Tiridate,
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flatte ;
Ou si je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous serez encor moins à plaindre que moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.

Je vois Mitrane ; allons, satisfaisons mon ame,
Acquittons-nous des soins que je dois à ma flamme.
Ecoutez-moi, grands dieux ! dissipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi.
Accablez Talestris ; conservez Tiridate :
Faites qu'en sa faveur votre puissance éclate.
Mais il est temps de voir ce prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné :
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi donc ! prétendez-vous, loin de le soulager,
Que ma vue et mes soins servent à l'affliger ?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma présence ?

MITRANE.

Quand il vous voit, madame, il se fait violence,
Il retient les soupirs, il dévore les pleurs,
Que libre et sans témoins il donne à ses douleurs.
M'en croirez-vous ? Laissez à son inquiétude
La flatteuse douceur d'un peu de solitude ;
Laissez-le en liberté se plaindre et soupirer.

TALESTRIS.

Dieux ! quel nouveau malheur m'osez-vous déclarer?
Lorsque le roi m'apprend que mon hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête,
Quand les vœux de l'Asie et les miens sont remplis,
Je vois tous mes projets renversés par son fils.

MITRANE.

Madame...

TALESTRIS.

Ce n'est point une illusion vaine.
D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne :
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé,
Il lui fait voir le coup dont il est menacé.
Oui, le ciel met enfin le comble à ma disgrace :
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse;
Il évite ma vue; il fuit mon entretien;
Quel démon de nos cœurs a brisé le lien?
Dans quel abîme, hélas! ma tendresse me guide,
S'il est vrai que mes pleurs coulent pour un perfide.

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidélité?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extrémité?
Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez dire,
Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?
C'est lui qui vous engage à me parler ainsi;
Et par son ordre exprès vous m'arrêtez ici.
Eh pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma présence?
Dans ses vaines terreurs je vois son inconstance :
Tout me l'apprend : son trouble et ses regards confus,
Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus,
Mon ame malgré moi de soupçons occupée,
Et trop tendre en effet pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame, songez-vous...?

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus.
Je n'entends qu'à regret des discours superflus;
Laisse-moi, de mes maux interprete sinistre,
D'un infidele amant trop fidele ministre;
Va lui conter mon trouble et ton barbare soin;
Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un ingrat que j'aime
Ne me permettent pas... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

Seigneur, ne feignez plus, mes yeux se sont ouverts;
Je vois que votre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifférence, ou quelque ardeur nouvelle,
Ont détruit un amour que je croyois fidele.

TIRIDATE.

Que dites-vous, madame? en l'état où je suis,
Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang j'aimerois à vous rendre
Le calme et le bonheur que vous deviez attendre.
Mais, seigneur, votre sort ne dépend plus de moi.
Avouez-le; saisi de remords et d'effroi,
Votre sincérité ne se trahit qu'à peine,
Et montre, malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ai toujours démêlé vos secrets sentiments;
Mes yeux sur votre front lisent vos mouvements.
Je vous ai trop aimé pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner?

TALESTRIS.

Vous attendez, peut-être,

Que, désormais livrée à des transports jaloux,
En reproches sanglants j'éclate contre vous;
Que pour vous ramener par de justes alarmes!
Je présente à vos yeux toute l'Asie en armes:
Tous ses rois déja prêts à venger mes appas?
Tous ses peuples unis, vous ne les craignez pas.
Vous ne jouirez pas, ingrat, de ma foiblesse;
Tranquille en apparence, et de mes sens maîtresse,
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'amour le soin de vous punir;
Bien que vous m'exposiez sans égard, sans justice,
A toutes les horreurs d'un éternel supplice,
Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort
Me couvre d'infamie, et me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas; ce sera moi, madame;
Et mes derniers soupirs justifîront ma flamme;
Vous connoîtrez alors...

TALESTRIS.

Prince, tous ces discours
Pour guérir mes soupçons sont d'un foible secours.
Que dis-je? en ce moment vos yeux, votre contrainte,
M'en donnent de nouveaux, et confirment ma crainte:
Mais il me reste encore assez de liberté
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains ses soupçons, sa flamme, et sa colere!
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché?
Mais, seigneur, de son sort n'êtes-vous point touché?
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes?

TIRIDATE.

Ah! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pu ses charmes?
Mais du moins, si l'amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend suffit pour la venger.
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie
De mes sens révoltés permet la tyrannie?
Que, prêt à succomber à la noire fureur,
Dont le nom seul inspire une invincible horreur,
Mon cœur presque entraîné par ce penchant rapide
Craigne encore les noms d'ingrat et de perfide?
Non, non, détrompe-toi. Grace au courroux des dieux,
Il faut pour m'étonner des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte et ma flamme;
Toutes deux tour-à-tour tyrannisent mon ame.
Que j'ai tantôt souffert! Que de trouble et d'effroi
M'a causé l'entretien de mon frere et du roi!
Non, jamais ma raison, de tant d'horreurs saisie,
Ne se défendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel?

TIRIDATE.

Irrévocable arrêt dont la rigueur me tue!
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abattue?
Du trône qui m'attend tranquille possesseur,
Il m'est donc défendu de couronner ma sœur?
Et je puis élever une esclave à l'empire,
Sans qu'une loi barbare ose me contredire!

MITRANE.

Qu'entends-je? vos transports, à l'excès parvenus,
D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre?

TIRIDATE

Je ne vois que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc, et cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moi de lâche complaisance.
Je vous vois à regret vivre sans innocence.
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber;
Je ne saurois souffrir que vous viviez sans gloire:
Des droits les plus sacrés vous perdez la mémoire:
Votre cœur se nourrit, dans l'horreur de son choix,
Par le mépris des dieux, des hommes, et des lois:
Rougissez des excès où sa flamme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu? chaque jour elle devient plus forte;
A la surmonter même il ne faut plus songer:
Mais la fuite et le temps pourront me soulager.
Je ne puis vivre ici sans y voir la princesse;
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un ciel étranger mon sort sera plus doux.
Allons ensevelir dans le fond de l'Asie
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalousie
Partons; et choisissons des climats écartés
Où mes soupirs au moins ne soient point écoutés.

MITRANE.

Etes-vous résolu?

TIRIDATE.

Je meurs, si je differe.
Cachons à Talestris ce départ nécessaire.
Quand je serai parti, je consens que le roi
Récompense Abradate, en couronnant sa foi.
Qu'ai-je dit? et mon cœur pourra-t-il y souscrire?
N'importe, je le veux; en vain il en soupire.
Va, cours tout préparer; ménage les instants;
Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus temps.

SCENE IV.

TIRIDATE.

Ce départ m'affranchit d'un fardeau qui me pese.
Je te rends grace, ô ciel! ta colere s'appaise,
Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur
Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur:
J'ose même espérer qu'à jamais étouffée,
Ma flamme à ma vertu servira de trophée,
Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel
Naîtra des feux éteints d'un amour criminel.
Je ne te verrai plus, ô sœur fatale et chere!
Les mers entre nous deux vont servir de barriere.
Je ne te verrai plus: et toutes tes beautés
N'agiront que de loin sur mes sens enchantés.
Désormais je pourrai... Mais je la vois encore;
Sa présence rallume un feu qui me dévore.
Je ne me connois plus: impitoyables dieux,
Quel temps choisissez-vous pour l'offrir à mes yeux!

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ÉRINICE.

Que je crains le projet où mon amour m'engage,
Orasie!

ORASIE.

Est-il temps de manquer de courage?
Songez que votre sort ne dépend que de vous;
Parlez; et Tiridate attendri...

ÉRINICE.

Laisse-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ÉRINICE.

Dans l'excès où le ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous être importune,
Si par mes sentiments je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je souffre à vous voir dans cet état funeste!
J'implore chaque jour la justice céleste;
Pour vous sur les autels je prodigue l'encens:
Cependant tous mes vœux demeurent impuissants.

TIRIDATE.

Ah! ma sœur, est-il vrai que mon malheur vous
touche?
Que cet aveu me plaît, sortant de votre bouche!
Que j'en suis soulagé! dieux! quel puissant secours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toujours!
Mais quoi que vous disiez pour flatter votre frere,
L'intérêt de mon sort ne vous occupe guere;
D'autres soins, d'autres lieux arrêtent vos desirs:
La cour à votre cœur offre mille plaisirs,
Et leur appât flatteur vous y retient sans cesse.

ÉRINICE.

Hélas! que ce reproche offense ma tendresse!
Prince, vous le savez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds si puissants,
Que, dans quelque disgrace où le destin vous mene,
Je...

TIRIDATE.

Non, votre amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépeignez avec trop de froideur;
Un zele impétueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous êtes loin de celle qui m'enflamme!

Que vous imitez mal les transports de mon ame!
Vous ignorez encor les plaisirs infinis
Répandus sur deux cœurs parfaitement unis,
Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune,
A se rendre la joie ou la douleur commune,
A se chercher sans cesse, à ne se cacher rien.

ÉRINICE.

Ah! quel cœur connoît mieux ces plaisirs que le mien!
Et, pour vous en donner une preuve sincere,
Je viens vous révéler le plus secret mystere...

TIRIDATE, *à part.*

Quoi...! que veut-elle dire?

ÉRINICE.

Ah! je n'ose; je crains;
Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins.
Encor plus que jamais, quoi que je me propose,
Votre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.
Je le vois: toutefois il faut vous découvrir
Le sort...

TIRIDATE, *à part.*

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir?

ÉRINICE.

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine.
Eclatez, mouvement dont la force m'entraîne.
J'aime: mon cœur tenté par de charmants attraits
N'a pu vaincre l'amour et parer tous ses traits.
Abradate... A ce nom, je rougis, je soupire.
Ne pénétrez-vous pas ce que j'ai peine à dire?
Seul vous vous opposez aux volontés du roi.

TIRIDATE, *à part.*

Dieux! quel funeste coup vient de tomber sur moi!

ÉRINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flamme;
Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon ame.
J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts;
Mes yeux comme les siens aux larmes sont ouverts;

Et même en cet instant un intérêt si tendre,
Mes craintes, mes transports, me forcent d'en répandre.
Hélas! par un refus vous me désespérez.
Que ne peut ma douleur...!

TIRIDATE.

Quoi! ma sœur, vous pleurez!

ÉRINICE.

En êtes-vous surpris? Ce n'est que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ses alarmes;
Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser.

TIRIDATE.

Ciel! de combien de traits mon cœur se sent percer!

ÉRINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute.
Assurez mon bonheur. Qu'est-ce qu'il vous en coûte?
Mon frere, au nom des dieux...

TIRIDATE.

Ah! c'est trop combattu!
Contre tant de malheur je manque de vertu.
Laissez-moi.

ÉRINICE.

Quels regards! quelle sombre tristesse!
Mon frere, qu'avez-vous?

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse;
Je me meurs.

ÉRINICE.

Ah! rentrons; je conduirai vos pas.
Venez.

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me secourez pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Oui, je crois qu'à la fin ne pouvant plus me taire
Ma bouche eût de mes feux déclaré le mystere.
Mais lorsque de mes sens l'usage suspendu
Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice est sortie; et sa prompte retraite
Rend malgré mes transports ma victoire parfaite.
Quels combats! quels efforts! Mitrane, conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu?
Pour son heureux amant j'ai vu couler ses larmes.
Hélas! que sa douleur ajoutoit à ses charmes!
Qu'elle aime tendrement! qu'elle est belle! grands dieux!
Que sa beauté flattoit et mon cœur et mes yeux!
Mais puisque de mes feux ménageant le mystere,
Je n'en ai fait encor que toi dépositaire,
Ils ne paroîtront point. Partons. As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé?

MITRANE.

Oui, seigneur; et bientôt, au gré de votre envie,
Vous quitterez un lieu funeste à votre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, et reviens m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE.

Où me vois-je réduit, par le ciel en colere?
Près de régner, je sors du palais de mon pere;
J'abandonne une cour dont je fais tout l'espoir.
Mais telle est désormais la loi de mon devoir,
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable!
Garderai-je toujours un secret qui m'accable?
Puis-je m'en assurer? Si jusques à ce jour
La raison plus puissante a fait taire l'amour;
Si j'ai pu voir ma sœur me découvrir sa flamme
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame;
Si de cet entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre, l'amour entraînera mon cœur.
Se garantira-t-il d'un moment de foiblesse?
Si je te revoyois, redoutable princesse,
J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu:
Il est, comme à la vie, un terme à la vertu.
Que de mes mouvements la contrainte me gêne!
Que je pense à regret... Mais que veut Timagene?

SCENE III.

TIRIDATE, TIMAGENE.

TIMAGENE.
Abradate, seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.
Abradate! Ah! ce nom suffit pour me troubler:
M'osez-vous de sa part porter cette priere?

TIMAGENE.
Lui refuserez-vous une grace derniere?

Seigneur, il la demande avec tant de transport,
Que j'ai cru...

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort?
Mais qu'attend-il de moi? C'est en vain qu'il espere
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire.
Sa présence, sa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux.
Cette foible douceur borne son espérance.
Irai-je l'avertir?

TIRIDATE.

Importune présence!
Soutiendrai-je sa vue? et d'un cœur affermi
Opprimerai-je un prince autrefois mon ami,
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice,
Et qui n'est malheureux que par mon injustice?
Que malgré mes fureurs je souffre en l'accablant!
Son approche a rendu mon courage tremblant.
Qu'il vienne; je l'attends.

SCENE IV.

TIRIDATE.

Prêt à domter mon ame,
Voyons-le sans courroux, et couronnons sa flamme.
Commençons à me vaincre en faveur d'un rival;
Il n'a que trop gémi d'un caprice fatal.
Qu'un cœur né vertueux se trahit avec peine!
Non, le mien ne sent plus une barbare haine.
Dieux! elle se redouble au moment que je voi
L'objet qui la nourrit paroître devant moi.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

Je viens de vos bontés implorer une grace;
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace.
Me sera-t-il permis, seigneur...?

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutés?
Ne pourrai-je à vos pieds...?

TIRIDATE.

Levez-vous; je l'ordonne.
Plus que tous mes malheurs votre respect m'étonne.
Je le crains, il m'offense; et je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus.

ABRADATE.

Quel funeste projet! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'entendre!
De quoi suis-je coupable? Expliquez-vous, seigneur;
Car lorsque je vous vois détruire mon bonheur,
Je n'en accuse point un bizarre caprice;
Quand vous me haïssez, vous me rendez justice,
Je le crois; mais je jure, à la face des dieux,
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.
Je ne le connois point ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout en perdant votre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perdue.

ABRADATE.

Ah! puis-je m'en flatter?

TIRIDATE.

Lorsque je le confesse, en devez-vous douter?

ABRADATE.

Dieux! que de sentiments opposés l'un à l'autre!
Terminez à-la-fois et mon trouble et le vôtre.
Ils durent trop long-temps; parlez, seigneur, parlez:
Pourquoi m'estimez-vous, lorsque vous m'immolez?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte légitime,
Lorsque je vous parois digne de votre estime?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable, hélas!

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs?
Ah! j'ose me flatter que malgré votre haîne,
Malgré les mouvements dont l'ardeur vous entraîne;
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisés,
Vous déplorez l'état où vous me réduisez.
Votre ame aux cruautés n'est point accoutumée;
C'est pour d'autres projets que les dieux l'ont formée.
Elle reçut du ciel un penchant généreux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je? Je suis seul entre un peuple innombrable
Qui ne l'éprouve point facile et pitoyable.
Je suis seul à m'en plaindre. Enfin dans les climats
Où la gloire a conduit vos desseins et vos pas,
Tout sentit vos bienfaits après votre clémence,
Un plein bonheur par-tout suivit votre présence.
De vos moindres vertus les peuples enchantés
Au-devant de vos lois couroient de tous côtés.
Rappelez...

TIRIDATE.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait. Suivons la fureur qui m'enflamme;
Mon amour désormais réduit au désespoir
Ne balancera plus à faire son devoir.
Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,

Et pour le prévenir je ne vois qu'un remede ;
C'est la mort ; et j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Eh! comment
Vivrai-je pour sentir un éternel tourment?
Je ne puis...

TIRIDATE.

Je le veux. Armez-vous de courage.
Prince, dispensez-moi d'en dire davantage :
Vos malheurs sont du sort d'inévitables coups ;
Peut-être voudra-t-il suspendre son courroux.
Cependant, loin de moi portez votre infortune ;
Votre plainte m'aigrit, votre aspect m'importune.
Vivez, je vous l'ordonne ; et sur-tout désormais
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéirai, seigneur. Mais quel affreux supplice!
Il le faut toutefois. Ciel! je vois Erinice.
Que sa vue à mon cœur cause un trouble puissant!

TIRIDATE.

Dieux! vous ne voulez pas que je meure innocent!

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

Madame, ma douleur ne peut plus se contraindre ;
Si vous la partagez, c'est à vous de vous plaindre.
Faites qu'à votre sort mes jours puissent s'unir,
Ou souffrez que j'évite un funeste avenir.
Adieu ; puissent vos pleurs attendrir votre frere.
Seigneur, si rien ne peut fléchir votre colere,
Mon exil ou ma mort rempliront votre espoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.

SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ÉRINICE.

C'est donc là le succès qu'ont obtenu mes larmes?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes?
Car malgré votre haine, il faut le déclarer,
Mon cœur d'avec le sien ne se peut séparer;
L'Amour les a serrés d'une si forte chaîne
Que leur désunion porte une mort certaine;
Mes jours sont attachés à des liens si doux.

TIRIDATE.

Eh! ne mourrai-je point s'il devient votre époux?

ÉRINICE.

Vous, mon frere?

TIRIDATE.

Ah! laissez ce nom qui m'importune;
Ce nom qui fait lui seul toute mon infortune;
Ce nom par qui mes vœux sont toujours traversés;
Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ÉRINICE.

Ah ciel!

TIRIDATE.

Hélas! pourquoi le sort impitoyable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable?
Pourquoi d'un même sang, et dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des cieux?
Et pourquoi dans le sein d'une terre étrangere,
Inconnue à l'Asie, inconnue à mon pere,
Où vos divins appas auroient pu se cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée
Auroit de mes exploits chargé la Renommée!

ÉRINICE.

Que pense en ce moment votre esprit agité?
Est-ce une vaine erreur? est-ce une vérité?
Quel crime! quel horreur me faites-vous entendre?

TIRIDATE, *à part.*

Qu'ai-je fait, malheureux! N'ai-je pu me défendre...
C'est ma sœur qui me parle. Ah! grands dieux!
qu'ai-je dit?
Je rappelle en tremblant mes sens et mon esprit.
Je regarde... je songe... Et tout me désespere.
Ma sœur... que ce silence exprime de colere!
Il m'est donc échappé ce secret odieux!
Mais sachez par quel sort il éclate à vos yeux:
Je partois triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes;
En proie à mes tourments, sans espoir d'en guérir,
Je courois dans l'exil les pleurer, et mourir;
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire
Je finisse ma course avec toute ma gloire;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs;
Et je n'ai pu deux fois résister à vos pleurs.

ÉRINICE.

Je frémis!

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices;
Ainsi, justifiez toutes mes injustices,
Et croyez que, contraint de pousser des soupirs,
Je meurs sans espérance, et même sans desirs.
Je vous atteste, ô Dieux! votre puissance entiere
N'a pu de ma raison éteindre la lumiere;
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conservé toujours un avantage égal.
Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise,
Du moins ma volonté n'y fut jamais soumise.
Mais ce n'est point assez pour me justifier;

La surprise est un crime ; il le faut expier ;
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes, le demandent.
Je me dois dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunés qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignés la colere m'anime ;
Je crains en les voyant de faire un nouveau crime :
Mais je ne craindrai plus de les voir désormais,
Puisque les miens enfin se ferment pour jamais.
(*il se veut tuer.*)
Voyez couler mon sang au gré de votre envie.

ÉRINICE.

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie ;
Arrêtez, malheureux ! ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir votre trépas.

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle?

SCENE VIII.

TIRIDATE, ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

Que vois-je? Dieux puissants! quel étrange spectacle!

ÉRINICE.

Ah ! mon frere, est-ce vous que je vois en ces lieux?
Prenez soin de ce prince.

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

En croirai-je mes yeux?

Quels transports ! quels projets la douleur vous suggere !
Que dois-je soupçonner?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié, mon frere,
Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur !
Sauvons-le toutefois; prévenons sa fureur.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERINICE.

Je tiens dans ce palais une route incertaine.
En cent lieux différents mon désespoir m'entraîne.
Où puis-je m'enfermer? Quel exil, quels déserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'univers?
Qu'ai-je ouï? quels transports, quels desirs, quelle flamme,
Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame?
Mon frere est mon amant; il me l'a dit, hélas!
A quoi destinois-tu, ciel, mes tristes appas?
Et toi, divinité que l'Orient révere,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere?
Exécrable projet d'un prince criminel!
Mais suis-je moins coupable? Ah! souvenir cruel!
Seule entre deux amis je fais naître la haine;
Je porte le poignard dans le cœur d'une reine;
Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un héros jusqu'ici le modele des rois;
Je remplis cette cour de tumulte et d'alarmes;
Dieux! faut-il à ce prix acheter quelques charmes?

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

Ma sœur, je viens peut-être augmenter vos douleurs;
Mais ne nous flattons plus de cacher nos malheurs,
Leur bruit déja par-tout commence à se répandre :
La fiere Talestris, qui vient de les apprendre,
Semble se préparer à s'éloigner de nous ;
Que n'entreprendra point son amour en courroux !
Elle ira publier la honte de mon frere ;
Quels seront ses transports? et que dira mon pere ?

ÉRINICE.

Je le vois ; je crains trop de m'offrir à ses yeux :
Précipitons mes pas pour sortir de ces lieux;
Qu'il ignore ma peine, et ma crainte mortelle.

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

Ma fille, où courez-vous? Mais en vain je l'appelle.
Quel désordre en ces lieux fait mépriser mes lois ?
Artaban, demeurez, reconnoissez ma voix.
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprévue,
Quel trouble, quel effroi frappe par-tout ma vue !
De ma rencontre ici vous-même épouvanté,
Mon fils, de quelle crainte êtes-vous agité ?
Les yeux noyés de pleurs j'ai vu fuir Erinice;
Elle a vu Tiridate; auroit-il l'injustice,
Haïssant son amant, de la haïr aussi?
Vous le savez, parlez ; j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh! plût au Ciel, seigneur, qu'il haït Erinice:
Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse,
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer;
C'est à moi de le plaindre, et non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'est-il donc passé que vous n'osiez me dire?
D'où vient que de ma cour Talestris se retire?
Le prince l'a trahie, il n'en faut point douter;
Tout aide à m'en convaincre, et rien à me flatter.
Mais, dieux! à son amour quel autre objet l'enleve?
Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce prince inquiet les mortelles douleurs;
Son étude à cacher son trouble et ses malheurs;
Pour l'amant de sa sœur sa haine inexorable;
Sa langueur, tout fait naître un soupçon qui m'ac
cable:
Mon aveuglement cede à de tristes clartés:
Que je crains d'entrevoir d'horribles vérités!
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinice?

ARTABAN.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un sup-
plice
En voulant pénétrer, seigneur, dans des secrets
Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
La crainte d'attirer votre juste colere
Aux termes du devoir raménera mon frere:
Laissez agir sur lui la raison et le temps.

ARSACE.

Ah! vous m'en dites trop, mon fils, je vous entends.
Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable;
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable;
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.

Bientôt... Talestris vient, qu'on cherche aussi ma fille.
Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

Madame, venez-vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus rigoureux?
Venez-vous contre un fils me demander vengeance?
J'en atteste le ciel, et les dieux qu'il offense,
Vous l'obtiendrez. Heureux si je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait!
Je ne suis plus son pere.

TALESTRIS.

Et moi, désespérée
De ses malheurs, des miens, des vôtres pénétrée.
Je suis toujours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bornoient à l'hymen de ce fils.
Je le trouve toujours, seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime:
Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa foi,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moi;
Un trop noir ascendant tyrannisoit son ame;
Il brûloit malgré lui d'une funeste flamme
Que les dieux irrités allumoient dans son cœur,
Et dont malgré leur haine il fut long-temps vainqueur.
Souffrez que je le voie, et s'il faut qu'il périsse,
Qu'il connoisse du moins que je lui rends justice;
Que sans lui reprocher les pleurs que je répands,
Contre un pere offensé seule je le défends,
Et m'apprête à mourir fidele à sa mémoire,

Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloire.

ARSACE.

Ah! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat qui vous a pu trahir!
Madame, vos bontés si mal récompensées
Jamais de mon esprit ne seront effacées.

SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ÉRINICE.

Vos ordres absolus m'appellent en ces lieux;
J'obéis: mais plutôt chassez-moi de vos yeux,
Seigneur, et que les miens, de tant de maux cou-
- pables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables.
Un éternel exil est tout ce que j'attends.

ARSACE.

Ah! loin de vous bannir, ma fille, je prétends
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate;
Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abradate.
Mitrane...

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

Mais ces pleurs dont vos yeux sont remplis
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.

Vous-même ne pourriez refuser de le plaindre

Si vous saviez, seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre;
Si de son repentir vous voyiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire? et que fait Tiridate?

MITRANE.

Je l'ai laissé, seigneur, gardé par Abradate
Qui lui rend tous les soins d'une tendre amitié;
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous à sa vue accablé de tristesse,
Ce prince généreux dans son sort s'intéresse.

ARTABAN.

Ah! frere infortuné!

TALESTRIS.

Que fait-il, justes dieux!

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt au sortir de ces lieux.
D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma vue;
J'approche malgré lui: Ta présence me tue;
Laisse-moi, m'a-t-il dit, pourquoi me venir voir?
J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir;
J'ai sacrifié tout à ma honteuse flamme,
Aux noirs égarements, aux transports de mon ame:
Ma sœur les a connus. Quels criminels jamais
Ont signalé leurs noms par de plus grands forfaits?
Ah! pour renouveller les fureurs de Cambise
Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise.
Après avoir tenté de séduire ma sœur
Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur.
A ces mots n'osant plus soutenir la lumiere,
Il détourne les yeux, et ferme la paupiere.
Des reproches secrets que lui fait sa vertu,
Son esprit accablé, son corps même abattu,
Il demeure immobile, il frémit, il s'égare;

Une aveugle fureur de son ame s'empare ;
Défiguré, saisi d'un morne désespoir,
Il releve sur moi ses regards sans me voir ;
Il parle, et ne tient plus que des discours sans suite ;
Malgré ma résistance il veut prendre la fuite :
Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux,
La terreur et la mort sont peintes dans ses yeux ;
J'ignore quels objets lui présente son ame,
Mais il nomme Erinice, et vous aussi, madame.
Tout pleure, tout observe un silence profond.
A ses cris redoublés ce palais seul répond.
Enfin, il sent les coups d'un destin trop contraire,
Pour ne pas mériter la pitié de son pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins,
Le ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins.
Je le vois, toutefois si le crime est horrible,
Que la punition, justes dieux, est terrible !
Mais il vient : sa fureur semble l'avoir quitté.

SCENE VII.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, ABRADATE, ERINICE, TALESTRIS, MITRANE, TIMAGENE, SUITE.

TIRIDATE.

Où suis-je ? Quel spectacle m'est ici présenté ?
Artaban, Talestris, Erinice ! mon pere !
Que leur dirai-je ? O ciel ! je ne puis que me taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, et m'inspire d'effroi !
Dans quel état, seigneur, vous montrez-vous au roi ?

TIRIDATE.

Eh ! madame, quel soin prenez-vous d'un coupable ?
Seigneur, je n'attends point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié sur un indigne fils :

Mes crimes ont été trop long-temps impunis,
Vengez-vous.

ARSACE.

Ah! mon fils!

TIRIDATE.

Hélas! le suis-je encor?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous déshonore.

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toi.

TIRIDATE.

Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi.
O souvenir fatal!

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toujours présents accablent mon courage;
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égarements,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux moments;
Je perds tout en un jour, dieux! par votre colere,
L'estime des mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raison, et même ma fureur,
Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, et vos erreurs passées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah! mon frere, la mort les effacera mieux:
Je la sens qui s'approche, et j'en rends grace aux dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour régner.

ARSACE.

C'est moi qui t'en convie,
Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ai, seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc...?

TIRIDATE.

Dans les moments que j'ai passés sans toi,
Par un heureux poison j'ai disposé de moi :
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah ! seigneur !

ARTABAN.

O ! mon frere !
Hélas ! qu'avez-vous fait?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.
Perdu, désespéré, honteux de mes fureurs,
La mort seule pouvoit me secourir : je meurs.
(*à Talestris.*)
Indigne de vos vœux dans mon destin funeste,
Madame, de mes jours j'ai dû trancher le reste ;
Mon frere, plus heureux, et plus digne de vous,
En assurant la paix, deviendra votre époux.
Oui, prince, c'est à vous de consoler mon pere ;
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Régnez. De vos exploits les Parthes amoureux
Recevront avec joie un roi si généreux.
Seul digne fils d'Arsace, il faut que son empire
Soit le prix des vertus que son sang vous inspire.
Ma sœur, (car étant prêt d'aller devant les dieux
J'ose vous regarder, et ne crains plus vos yeux).
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate ;
Oubliez-moi. Pour vous, généreux Abradate,
Jouissez d'un bonheur par ma mort affermi :
Enfin souvenez-vous que je meurs votre ami.

ABRADATE.

Ah ! seigneur, je voudrois par tout mon sang...

TIRIDATE.

Ce zele

Fait rougir un ami qui vous fut infidele.
Je ne mérite pas des soins si généreux.
Je meurs ; par mon trépas vous vivrez tous heureux.
Conservez seulement une digne mémoire
D'un prince infortuné qui s'immole à sa gloire :
Je n'exige plus rien. Cher Mitrane , aide-moi ;
Dans mes derniers moments je ne veux voir que toi.

ARSACE.

Ah dieux !

ARTABAN.

Que je le plains !

TALESTRIS.

Que sa perte m'accable !

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agréable ?

FIN DE TIRIDATE.

LE
JALOUX DÉSABUSÉ,
COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

1709.

ACTEURS.

DORANTE.
CELIE, femme de Dorante.
JULIE, sœur de Dorante.
CLITANDRE, cousin de Célie, et amant de Julie.
ERASTE, ami de Dorante et de Clitandre.
DUBOIS, secrétaire de Dorante.
JUSTINE, suivante de Célie.
BABET, suivante de Julie.
CHAMPAGNE, valet de Clitandre.

La scene est à Paris, dans la maison de Dorante.

LE

JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue? Approchez, il est temps
Que vous preniez de moi des avis importants.

BABET.

Vraiment, c'est une grace où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien. Mais avant tout, commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet. J'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah! quel âge charmant! Quel pays est le vôtre?

BABET.

Paris; et vous et moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci?
De quel air on y vit, et quel homme est Dorante?

BABET.

Je sais qu'il a du moins vingt mille écus de rente;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et sur ce fondement
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément;
Et que de ses pareils l'austere économie
Exerce incessamment toute sa prud'hommie?
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais;
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir;
Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
Méprisant ses égaux, et depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence;
Cherchant les courtisans et les gens du bel air,
Imitant leur exemple et les traitant de pair.
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne;
Aime le jeu, la table, et le vin de Champagne.
Décide et parle haut parmi les beaux esprits;
Impose, plaît, commande aux belles de Paris;
D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien en un mot du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins...

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette;

Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas.
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame;
Elle a de la vertu ; mais elle est belle et femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant;
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil.

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance.
J'en ai vus qui, flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée. Et la sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractere?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Qu'elle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre,
Dame!

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,

Et que Julie et lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encore découvert ce mystere.

BABET.

Ne vous défendez pas, et soyez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi?
Dès ce jour l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah! vous n'êtes pas à votre apprentissage.

BABET.

J'espere par vos soins d'en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop : mais croyez néanmoins
Que Clitandre en effet est digne de vos soins;
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends. Eloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraste son ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont sans doute.
Mais voici le grand point. Vous rêvez?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger,
Si de gré, si par force on veut vous engager
A lui développer les secrets de Madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien sur-tout...

BABET.

Vaine précaution.
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,

Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez, si j'ai fait un discours inutile.
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile,
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point;
Vous répondez à tout et ne balancez point.
Mais il est tard : allez trouver votre maîtresse;
Et pour la bien coiffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

SCENE II.

JUSTINE.

Quelle rusée! ô siecle, ô temps! ô mœurs!
Tremblez, hommes, tremblez, j'approuve vos terreurs;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre;
Et toujours... Mais voici le valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Bon jour, Justine.

JUSTINE.

Eh bien! Champagne, que dit-on?
Ton maître est-il content de notre invention?
En attend-il l'effet que j'ose m'en promettre?

CHAMPAGNE.

Je ne sais. Tu pourras l'apprendre par la lettre

Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera temps.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, et d'une ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh! morbleu! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frere y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'avis de Dorante?
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentiments ne se connoissoit guere,
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine:
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine?
Grace au ciel, mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le secours d'Eraste et celui de Célie;
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS, *dans la coulisse.*

Quand Monsieur sera prêt je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, monsieur le secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au désespoir.
Il poursuit un arrêt qu'il ne sauroit avoir.
J'ai honte, en vérité, de le voir tant remettre.

JUSTINE, *bas à Champagne.*

Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A ce qui me paroît,

Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc messager d'amour, tu prétends...

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire;
Ils vantent leurs talents au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi me fâcher?
Ma foi, monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire! oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Notre patron, morbleu! ne veut rien faire;
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire,
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : si vous vouliez me croire,
Que vous auriez, monsieur, et de biens et de gloire.
Sans peine, sans travail, sans incommodité,
Que vous seriez bientôt un juge redouté!
Perdez votre air de cour, quittez ces cotteries,
Où l'on ne pense rien que des badineries.
Un air plus sérieux convient à votre état;
La mine fait souvent le quart du magistrat.

Réformez votre habit, rendez-le plus modeste.
Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
De la main du greffier je prendrai les procès;
Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits:
J'aurai le soin sur-tout de vous les bien écrire,
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
Je ne vous trompe point. Regardez Ariston,
On l'estime partout comme un autre Caton:
La province le craint, la cour le considere;
Cependant son mérite est dans son secrétaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi, vous êtes mal, et je plains votre sort.

DUBOIS.

Ah! si monsieur son pere, hélas, vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix!

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais;
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.
Je doute que le ciel en redonne un semblable.
Le palais retentit encor de ses exploits:
Il regagna le prix de sa charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas! si le bon homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur.
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-etre
Où vous verrez son fils...

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *donnant un billet à Champagne.*

Adieu. Dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le loue;
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoit donc là des vers? Vous moquez-vous de moi?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit secrétaire.

DUBOIS, *à part.*

Que marmottez-vous-là, la belle?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire?
Secrétaire, greffier, procureur, ni sergent,
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent;
Seroit-il le premier?

DUBOIS, *à part.*

Fidele à sa maîtresse,

Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets?
Que lui dire?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille. Parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler.

(*Chacun s'avance de son côté, et ils se rencontrent nez-à-nez.*

JUSTINE.

Hai ! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez en secret puissamment agité.
De grace, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'a vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion;
Car vous devez savoir que j'excelle en morale :
Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
Qu'on ne trouve par-tout que contrarieté?
Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit;
Tout le monde connoît ses talents, sa prudence :
S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
Rien ne troubleroit plus nos innocents plaisirs,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs.
Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois : Se peut-il que Justine,
Que l'on vante par-tout, et que l'on croit si fine;
Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer;
Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience,
M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux
Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux;
Sur-tout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage.

JUSTINE.

Il faut que je lui parle, à ce monsieur Dubois,
Et que je sache au moins s'il entend le françois,
Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,

Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile.
L'emploi de secrétaire est mince chez Monsieur;
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur :
Je l'en revêtirai, j'en réponds sur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en est trop, ai-je dit, changeons notre destin ;
Allons trouver Justine, expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte;
Que pour en acquérir, et pour la contenter,
Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
Qu'en me formant, le ciel m'inspira cette envie,
Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raisonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste; et notre intelligence
Me donne désormais une entiere espérance.
Parle; car entre nous il n'est plus de façons :
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons ?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme ?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché ;
Sur cet article seul il s'est encor caché ;
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon! bon!

DUBOIS.

Non, la peste me tue.
De quelques soins pourtant son ame est combattue ;
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs ;

Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes.
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends.
Et pour t'instruire à fond de ce que je prétends,
Il faut que dès l'instant, sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse;
Que ce qu'il t'aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses : jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire;
Le reste me regarde. Adieu. Mais, à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi.
Touche là : jure-moi que tu seras fidele.

DUBOIS.

Oui, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter!

Toutefois sans frayeur je ne puis te quitter.
Je crois voir sur ton front, quand je le considere,
D'un hardi scélérat le parfait caractere.
Doit-on croire aux serments d'un homme de palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS.

C'EST assez, ce me semble, estimer mes paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant!
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse!
Je renonce au palais, qui m'occupe sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir greffe ni procès.
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre en rêvant profondément.*
Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*
Je l'entends. Qu'a-t-il dit? Qu'il paroît agité!

DORANTE, *à part.*
Déplorable embarras! fatale extrémité!
Ciel, daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse.
Hélas!

DUBOIS, *à part.*
Qu'il vient de faire une étrange grimace!

Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux !
Il ne voit rien : il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

(*il l'apperçoit.*)
Mais... Ah ! c'est toi, Dubois.

DUBOIS.

Oui, monsieur, c'est moi-même,
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême,
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystere.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons; mon tourment se redouble à le taire.
Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts.
(*à Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets ?

DUBOIS.

Voudriez-vous, monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non, et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon pere fit long-temps l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci ?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable sans cesse.
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs ;
Et le ciel m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il, ce tyran, ou ce bourreau ?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis domter.
Je suis désespéré.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah! plût au ciel! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur, pour mon malheur, s'en est laissé charmer,
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie.

DUBOIS.

Vous, monsieur, vous, frappé de cette fantaisie?
Vous, contre les jaloux déclaré hautement!

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment.
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale:
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées;
Et blâmant du vieux temps les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
Quel est l'homme, disois-je en faisant l'agréable,
Qui garde pour sa femme un amour véritable?
C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
Que je voudrai de bien aux amants de ma femme!

Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour!

DUBOIS.

Et pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentiments, ou faux ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence;
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accrue; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme
Qu'aux mouvements jaloux qui déchirent mon ame.
De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé:
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis, leur aspect m'importune:
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage?
Sages Italiens, que vous avez raison!
Vingt fainéants sans cesse assiegent ma maison:
Ils content devant moi des douceurs à Célie.
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grace jamais ne se peut exprimer;
Celui-là, de ses dents vante l'ordre agréable.

Enfin, tous à l'envi la trouvent adorable;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai. C'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace:
Ils viennent la chercher au sortir de son lit;
Chacun fait là briller ses soins et son esprit;
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que raillerie,
Que signes, que coups d'œil, et que minauderie.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfants dans Paris me montreront au doigt;
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville.
Ah! François, qu'à bon droit les autres nations,
Regardant en pitié toutes vos actions,
Et blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale!

DUBOIS.

Belle réflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout;
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manieres d'Eraste.
Il cajole Célie, et le fait avec faste:
Il veut que je le voie, il paroît l'affecter:
Elle flatte ses vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je faire?

Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse.
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse;
Et vous êtes, monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle, au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrémité serai-je alors réduit?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme,
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme.

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, monsieur, avec Célie;
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre;
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui:
C'est cacher trop long-temps ma peine et mon ennui.
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
O ciel! J'entends du bruit. Je la vois: laisse nous.

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE, *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on, à la voir avec cet air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, Dieu le sait. Mais par où commencer?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!
(*à Célie.*)
Poursuivons toutefois. Allons. Bon jour, madame.

CÉLIE.

Bon jour, monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.
(*à Célie.*)
Vous vous ètes levée aujourd'hui bien matin.

CÉLIE.

Un moment apres vous je me suis éveillée,
Et dans le même temps je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir?

CÉLIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir;
Que tous mes sentiments puissent ici paroître?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter? N'êtes-vous pas le maître?

DORANTE.

Pendant notre entretien souvenez-vous au moins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins;
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle.

CÉLIE, *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui, jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CÉLIE.

Je le crois : je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lorsque altérant la paix d'un heureux mariage,
(*à part.*)
On permet... Que je joue un triste personnage!

CÉLIE.

En vérité, monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.
On se laisse à la fin séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi, lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur;
Elle agit au-dehors avec tant de sagesse,
Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse;
Et toujours attentive à ces soins importants,
Brave la calomnie et les discours du temps.

CÉLIE.

Avec tous ces détours, que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable; et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour:

Ils ne vous quittent point; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie:
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître.

DORANTE, *au désespoir.*

Quoi! vous ne croyez pas..?

CÉLIE, *riant.*

Non, cela ne peut être.

DORANTE.

Mais je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE, *riant toujours.*

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu, c'en est assez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet.

CÉLIE, *avec fierté et en colere.*

Ah! c'est donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait?
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons.

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais encor, qu'est-ce donc qu'on me peut reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Eraste, de Clitandre,
De Cléon...

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.

Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang, dont le nœud l'un et l'autre nous lie,
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot, leurs discours, leurs soins et leurs manieres,
Depuis un certain temps, ne me conviennent gueres.
Ils sont toujours céans, vous vont voir dans le lit;
Est-ce, entre nous, madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentiments vous disposiez mon cœur?
Quand, dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage;
Et que, pour éviter leur vue et leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours:
Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere;
Vous êtes trop farouche et trop particuliere;
Recevez autrement tous les gens que je vòi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
Rendez à mes amis ma maison agréable;
Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable.
En me parlant ainsi, vous me les ameniez;
Jusqu'en mon cabinet vous les introduisiez.
Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez madame:
Je sors, excusez-moi, je vous laisse ma femme.
Sur cette confiance ils sont venus me voir,
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir,

Et pour vous obéir j'ai suivi vos maximes ;
Si vous vous en plaignez, monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin !
(*à Célie.*)
Madame, j'avois tort, je le sais ; mais enfin,
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse ?
Ecartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur, c'en est un sûr moyen :
Clitandre l'aime, il a du mérite et du bien.
Pressez leur union ; bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre ame est gênée.
Julie est riche et belle, ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer ?
Et ne voyez-vous pas par l'hymen de Julie
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie ?
Différons ce malheur, gagnons encor du temps.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE.

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi ?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême ?

DORANTE.

Moi ? je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

CÉLIE.

Eh bien donc ! j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CÉLIE.

Eh quoi ! ne faut-il pas que je vous obéisse ?

DORANTE.

Oui. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit.
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon.

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment ?

CÉLIE.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?
C'est tout ce que je crains.

CÉLIE.

Comment faire autrement ?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement ;
Les fuir, les dégoûter enfin, sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient ?

CÉLIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces messieurs, et j'en suis fort contente.
Leur entretien me plaît, je les ai bien reçus,

Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame..?

CÉLIE.

Eh bien, monsieur...

DORANTE.

Voyez...

CÉLIE.

Je vois de reste.

Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu!

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, monsieur?
Allez. Loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir:
Comptez que ces messieurs ne viendront plus me voir.
Les voici: je leur vais expliquer ce mystere;
Leur dire que vous seul...

DORANTE.

O ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

Non, ne m'arrêtez point, je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre
Si vous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh bien, il faut donc me contraindre?

Pour vous plaire . monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE, *à part.*

La traîtresse !

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE, *embrassant Dorante.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CÉLIE.

Vous nous flattez, messieurs.

CLITANDRE.

Non, madame.

ÉRASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ÉRASTE, *frappant sur l'épaule de Dorante.*

Notre ami, tu sais vivre,
Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux !

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux.
Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme.

Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'ame.

CLITANDRE.

Le fat!

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CÉLIE, *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ÉRASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante est de mon sentiment.
(*le tirant par le bras.*)
Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE.

Assurément...
(*à part.*)
Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête.

DORANTE, *à part.*

J'enrage.

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE, *à part.*

Je creve.

CÉLIE, *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE, *à part.*

La coquine! Elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CÉLIE.

Mais, Eraste, un jaloux ne peut-il se guérir?

ERASTE.

Oh non, la jalousie est un mal incurable,
Et sans doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.
Serviteur.

ÉRASTE.

Quoi! tu sors?

DORANTE.

Non, je vais revenir.

SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE.

Où court-il? Que penser de cette promptitude?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE.

Madame, vous riez!

CLITANDRE.

De grace, expliquez-vous.

CÉLIE.

Enfin, nous le tenons.

ERASTE.

Comment?

CÉLIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,

Qu'Eraste, que Cléon m'aiment de bonne foi :
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE.

Eh bien! madame,
Mes conseils sont-ils bons? en doit-on faire cas?

CÉLIE.

Assurément.

JUSTINE.

Allons; ne nous relâchons pas;
Travaillons; redoublons la soupçonneuse crainte
Dont monsieur votre époux a déja l'ame atteinte.
Qu'Eraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence;
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que pour les chasser il faut qu il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE.

Oui, sans doute; nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon sort est en vos mains, mon bonheur...

CÉLIE.

Mais, Clitandre,
L'amitié que le sang a formée entre nous
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous;
Car, sans être perfide enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de maris de la plus haute classe,

Pour les mêmes terreurs, voudroient être en sa place !
Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a !
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur
Il empêche l'hymen qui feroit son bonheur ?

CÉLIE.

C'est trop.

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule ?
Votre mere, et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous :
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante.

CÉLIE.

Je crains de l'offenser ; mon devoir m'épouvante ;
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me désespérez.
Prenez pitié des maux qui me sont préparés ;
Madame, je mourrai si votre bonté cesse.

CÉLIE.

Eh bien ! jusqu'à la fin servons votre tendresse.
Allons trouver Julie, et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à notre espoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soutiendra point une si rude atteinte;
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte;
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité;
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage?
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage!

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien :
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frere ?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non, c'est son secrétaire.

SCENE II.

CLITANDRE, JULIE, DUBOIS, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

Eloignez-vous d'ici, monsieur vous surprendroit :
Il me suit, et viendra sans doute en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE.

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

Je commence assez bien, ce me semble ;
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec, et rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service
Je défends l'innocence, et soutiens la justice;
Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois.

DUBOIS.

Je suis sage, au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frere.
Nous en aurons raison dans peu de temps, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr. Mais on vient, laissez-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, monsieur?

DORANTE.

Je sors de table,
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé.
Ma femme m'assassine, et met tout en usage
Pour me faire crever de dépit et de rage.

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai pu rien gagner sur son esprit;
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit,
Et s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Notre entretien a très mal réussi.

DUBOIS.

Tant-pis. Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sais-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide!
Pendant tout le dîner que n'a-t-elle point fait?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS, *à part.*

(*haut.*)

Tant-mieux. La perfidie est donc considérable?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru.
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée:
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué;
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter
Pour engager Eraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence

A lasser d'un martyr toute la patience :
Moins timide qu'Eraste, elle l'embarrassoit;
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage :
Enfin, puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table
Pour punir l'infidelle, et pour me contenter :
S'il m'eût été permis de la bien souffletter,
Quelle eût été ma joie !

DUBOIS.

Eh ! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat flatteur autant qu'utile.
Les mains me démangeoient; mais j'ai craint les brocards
Qu'on m'auroit aussitôt jetés de toutes parts.
Que vous êtes heureux, vous, en qui la nature
Agit sans aucun art et regne toute pure!
Qui, bravant le public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme!
Gens du peuple, artisans, porte-faix et vilains,
Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos mains!

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte!
On se soulage au moins en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos!
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste;
Prenons sans balancer le parti qui me reste:
Courons chez mon beau-pere; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Et croyez-vous par-là soulager votre ennui?
Ah! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à son pere
Des chagrins que vous cause une femme légere:
Il vous condamnera s'il est homme d'esprit,
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route?
Il soupire, il se plaint, personne ne l'écoute.
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples, enfin, sont présents à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidele;
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, et passant plus avant,
Il menace la sienne et l'enferme au couvent:
Mais bientôt à l'insu de toute sa famille,
Il va pour la ravoir sanglotter à la grille:
D'abord elle résiste, et feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie, et l'extrême licence.
Valere, par la sienne offensé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'amour;
Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parents, et la reprend ensuite.
A ces pieges honteux il faut vous dérober;

Le plus sage s'aveugle, et s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer, et vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler, ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, monsieur, c'est le grand privilege.

DORANTE.

Je le casse, morbleu; sans cela que ferai-je?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

SCENE V.

DORANTE, CELIE, DUBOIS.

CÉLIE, *d'un ton agréable.*

Voulez-vous bien, monsieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade;
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Sûrene un excellent soupé.

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé...

CÉLIE.

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je suis, perfide?

CÉLIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

Non; c'est du meilleur sens dont je parlai jamais.

Je ne vous flatte point; craignez-moi désormais;
Vous perdez sans retour toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance;
Comme vous me forcez à vous mésestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CÉLIE.

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai.

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux!
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne.
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Eraste, et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte.

Ventrebleu! que ne puis-je...?

CÉLIE.

Ah! quel emportement!
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement.
Je me meurs!

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame.
Reprenez donc vos sens. M'entendez-vous, madame?
Hélas! que votre état m'inspire de frayeur!
Elle ne répond point. Vous avez tort, monsieur.
(*à part.*)
Fort bien; l'on ne peut mieux jouer son personnage.
(*haut.*)
Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois en ce moment
Les funestes effets de mon emportement.
Et quand je la regarde, ah! Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que malgré moi mon cœur vole vers elle!
Madame, ouvrez les yeux et voyez votre époux,
Soumis et repentant, embrasser vos genoux.

CÉLIE, *ouvrant les yeux, et les refermant aussitôt qu'elle voit Dorante.*

Ah! quel objet! Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie?

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi?

CÉLIE, *avec dédain.*

De grace, laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette barbare loi;
Je ne puis obéir.

CÉLIE.

Que je suis malheureuse!

Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse!

DORANTE.

Madame, au nom du ciel modérez ce courroux.
Voyez mon désespoir.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien! partirons-nous,
Madame? profitez de la belle journée:
On vous attend. Mais, ciel! que je suis étonnée!
Que dois-je présumer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, et vous pleurez tous deux.

CELIE.

Justine!

JUSTINE.

Eh bien! madame?

CÉLIE.

Ah! que ne suis-je morte
Avant que de me voir outrager de la sorte!

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait, monsieur? vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE.

Vous?

DORANTE.

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons, de crainte, et de tendresse.
J'ai pris dans ce désordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah! Dubois!

DUBOIS.

Il est vrai, monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi, la douceur et l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports.
(*haut.*)
Vous devez pardonner, madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son ame;
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeants.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui; l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere loi que le contrat impose,
De savoir tour-à-tour se passer quelque chose.

DUBOIS.

C'est connoître le monde; et Justine a raison.

JUSTINE.

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y regne en souveraine.
On vient; gardez tous deux que l'on ne vous surprenne.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE, DUBOIS.

ÉRASTE.

Madame, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez, sans doute?

DORANTE.

Allez vous divertir,

Madame.

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

(*à Dorante.*)

Elle fera, monsieur, tout ce qu'il vous plaira;

J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE.

Veux-tu venir?

DORANTE.

Moi? non.

ÉRASTE.

As-tu quelque autre affaire?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchants;
Il nous méprise.

DORANTE, *à part.*

(*à Célie.*)

O ciel! Chacun cherche ses gens,
Madame. Vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, monsieur.

ÉRASTE.

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame;
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme.
C'en est trop; et s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.

DUBOIS.

Vous suivrai-je, monsieur?

DORANTE.

Non.

SCENE IX.

JUSTINE, DUBOIS.

JUSTINE, *regardant Dorante qui fuit.*

Je ne sais que dire,

Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux?
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux!
Comme nous le menons!

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, et le bonhomme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE.

Je sens, quoi que je fasse, une peine secrete;
Malgré tous mes efforts mon ame est inquiete.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche, et la crains. Cependant il n'importe:
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet à qui je veux parler;
Elle me paroît propre à me tout révéler:
Elle est jeune, sans art, et sans expérience.
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET, *à part.*
Je vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE, *à part.*
Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere?
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, monsieur ?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous ètes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux ;
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous,
Et, sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, monsieur. Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien, assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-temps, apparemment ?

BABET.

Oui, fort long-temps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie ?

BABET.

Toujours. Tandis qu'Eraste étoit avec Célie.

DORANTE.

Ahi !

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés.

Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se dire:
Mais presqu'à tous moments nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme.

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Eraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance!
Et tout après sans doute est allé d'importance.

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Eraste en vérité sait agir galamment,
Il le faut avouer; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût que n'attrape personne.

DORANTE.

Oui; c'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat;
Et l'on s'est recrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit, délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une musique exquise,
La fleur de l'Opéra.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules;
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs;
Et Madame en a fait cent contes différents.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je creve; et ma douleur ne fut jamais si forte.
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous, monsieur? Seriez-vous en colere?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux,
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire, je n'ai jamais tant de plaisir,
Que de voir profiter d'un honnète plaisir;
J'en fais ma seule étude, et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissements alterent bien les vôtres.
Ne feignez plus, monsieur; je le vois clairement,

Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere;
Ma langue une autre fois sera plus réguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal. Allez, ne craignez rien.
(*à part.*)
Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien?

BABET.

Eloignez-vous, monsieur, ou bien je suis perdue;
Justine que je vois peut m'avoir entendue.
On me soupçonnera. Précipitez vos pas.
Fuyez. Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire, hélas!

SCENE III.

BABET.

Je suis pour cette fois contente de moi-même.
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

Ma foi, tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie!

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau la cacher dans le fond de leur cœur,
Ce mal les tient toujours. Par exemple, Monsieur.
Mais qu'en avez-vous fait?

BABET.

Ce que j'en devois faire:
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez; je l'ai mené par un fort bon chemin;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit temps d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.

SCENE V.

JUSTINE.

Cette fille et ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos amants ont beau jeu, j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque Monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Eraste est un sot à qui je veux parler;
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire.
Le voici.

SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi: quel est donc ce mystere?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami?
Et pour lui votre zele est-il tout endormi?

ÉRASTE.

Pourrois-tu le penser? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné que, bravant la colere
D'un mari qu'un coup d'œil irrite et désespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Eh! ma chere Justine!

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour?
Mais à le voir agir, c'est un franc imbécille.
Eh! morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne vous instruit-il pas?
Ne sauriez-vous enfin, pour montrer votre flamme,
Dans les regles de l'art assiéger une femme?

ÉRASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains;
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-temps me taire, il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler?

ÉRASTE.

Apprends que, pour montrer la plus ardente flamme,
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Célie et trop vu ses appas.

JUSTINE.

Comment?

ÉRASTE.

De ses beautés le charme inévitable
M'a fait sentir pour elle un amour véritable...
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence:
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect,
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi, je n'en suis plus; ceci devient tragique.

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux par un heureux effort
Soulager mes tourments, prévenir ta maîtresse,

Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, et ma maîtresse, et moi;
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation;
Mais je suis un phœnix dans ma profession.
Outre que, me chargeant d'une telle ambassade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade.
Célie est un dragon quand elle est en courroux;
Je ne vous trompe point, monsieur; m'en croirez-vous?
Epargnez-vous les soins d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne:
Cachez-les à Célie; ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne expliquez-vous vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante.
Je vois Célie. Adieu. Je suis votre servante.

SCENE VII.

CELIE, ERASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse, ô ciel! Que vais-je devenir?

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir;
Toute la compagnie en est scandalisée,

Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul : mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre ame est charmée ?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée.
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le répéter ?

CÉLIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre.
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh quoi ! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups ?
Rien n'est plus vrai, madame.

CÉLIE.

Encor ? quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon, bon.

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur ;
J'aime, je vous adore, et je ne puis plus vivre
Accablé des tourments où cet amour me livre.

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Eraste ? et vous me le jurez !
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés ?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots; l'amour veut un salaire;
Et puisque vous m'aimez vous en attendez un;
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais vous ne savez pas à quoi ma foi m'engage,
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage.

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE.

J'avoûrai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits d'un époux.
Cependant par malheur je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder tout une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi! vous pouvez penser...?

CÉLIE.

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime:
Le mépris au contraire est son prix légitime;
Et s'il en est beaucoup, et sur-tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de son mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs ames,
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez du moins...

CÉLIE.

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amants,
Sans doute autorisé de pareils sentiments;
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle:

S'il duroit plus long-temps je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses ;
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas à négliger ;
On briguera par-tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE.

Quelle froideur ! et quelle raillerie !
C'en est trop.

SCENE VIII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel objet ! il me met en furie.
Je ne sais...

ÉRASTE.

C'est Dorante ; évitons de le voir ;
Sa vue en ce moment comble mon désespoir.

SCENE IX.

DORANTE.

C'en est fait ; pour le coup ma disgrace est certaine :
Elle fuit, l'infidele, et la honte l'entraîne ;
Et lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie et venir tête-à-tête !
Se voir et se parler ! Non, non, rien ne m'arrête ;
Je ne balance plus, et je cours me venger.

Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique.
Mais aussi donnerai-je une scene publique?
Et, tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris?
Ciel, dans cet embarras daigne éclairer mon ame!
J'aurois plutôt réglé tout l'état que ma femme!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE.

Je marche, et je ne sais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés, et d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement.
L'exces de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame;
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme!
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais encore avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle femme, ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons, que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
N'importe, sa laideur seroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?
Que, quand par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille amants ne la toucheroient pas,
Que sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,
Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter dans ce siecle malin
De paroître au public ridicule ou chagrin.

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.
Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.
Quoi? moi, monsieur?

DORANTE.
Toi-même.

CHAMPAGNE.
Comment donc?

DORANTE.
D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE.
Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.
Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.
Si je vous connois, moi!
Je vous vois tous les jours, puis-je vous méconnoître?

DORANTE.
Réponds donc. Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.
J'attends mon maître.

DORANTE.
Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.
Pouvez-vous en douter?
Nous sommes loin de l'heure où le coq doit chanter.
On songera peut-être alors à la retraite,
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer;
Ou bien que de concert la compagnie entiere

Ne veuille pas à fond traiter quelque matiere;
Ou que de conte en conte égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers, et des bons mots,
Et, lançant à l'envi des traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin depuis deux ans que, sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître
Sans voir en même temps le point du jour paroître.

DORANTE.

Ah! quelle étrange vie!

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
A force de veiller je suis prêt à mourir.
Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville;
Pour sommeiller un peu je cherchois un asile,
Quand je vous ai trouvé, monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE.

Je n'y puis plus tenir, je suis trop accablé.
Pour sortir d'embarras, démêlons quelque route,
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne résiste point à des tourments pareils.
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

SCENE III.

CHAMPAGNE.

Où va-t-il, et pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?

Cet homme est enragé, le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi, je la trouve charmante..

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.
Tu me charmes, Babet, je le dis franchement.
Je t'aime. Tu m'as plu d'abord infiniment.

BABET.
C'est parler sans façons.

CHAMPAGNE.
Faut-il tant de mystere?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie, ils se vont épouser;
Pour ton époux aussi je me viens proposer.
Aime-moi, nous ferons un double mariage.
Songe-s-y.

BABET.
Dans quel temps me tiens-tu ce langage?
N'y songeons plus.

CHAMPAGNE.
Comment?

BABET.
Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal.
Célie a résolu d'éventer l'artifice;
On ne sait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice.
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.
Près d'en voir le succès répondre à notre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir.

CHAMPAGNE.
J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi :
Clitandre veut mourir, j'ai vu pleurer Julie.

CHAMPAGNE.

Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.
Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser ?
Ah ! c'est pour contredire et pour embarrasser !
On a beau la louer. Mais je me donne au diable,
Elle est femme, il suffit, elle est déraisonnable.
Elle vient.

BABET.

Nos amants la suivent pas à pas.

SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE

CLITANDRE.

Quoi ! madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas?
Détruisez-vous ainsi toute notre espérance ?
Ciel !

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-temps le silence.
Je partage vos maux, et voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur.
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois ces malheurs que je dois prévenir.
Eraste viendra-t-il ?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas !

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus; je creve,
Et contre son projet tout mon cœur se souleve.

BABET.

Etrange contretemps !

CÉLIE.

Vous me maudissez tous :
Je vous l'ai déja dit, je souffre autant que vous ;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même,
S'opposent tous ensemble à notre stratagême.
Dorante est furieux. Mais enfin le voici.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

Allons. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CÉLIE.

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez.
(*à Clitandre.*)
Ma sœur, monsieur, vous aime, et vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur : et pour cet hyménée,
Prenons sans différer cette même journée.
Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas !

DORANTE.

Laissons des compliments l'inutile embarras.

Que l'hymen, s'il se peut, redouble votre flamme;
(*à Célie.*)
Je fais des vœux au ciel pour cela. Vous, madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces messieurs de bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.
J'en ai souffert beaucoup, je l'avoue à ma honte:
J'ai balancé long temps sans me déterminer;
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner;
Mais je me rends enfin; et quoi qu'on puisse dire,
Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité, ce ris est rare et singulier.
Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris, et vais à la campagne.
Choisissez seulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons châteaux, c'est à vous de choisir:
Vous y vivrez tranquille, et pourrez à loisir
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre.
Mais quoi! je vous vois rire encore?

CÉLIE.

Oui, monsieur;
Et même j'avoûrai que je ris de bon cœur.

DORANTE.

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule?
On se moque de moi sans crainte et sans scrupule:
Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

CÉLIE.

Nous vous avons, monsieur, fait une trahison.
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence;
Daignez me pardonner cette légere offense.
Ma mere est du projet: votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie:
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie.
C'étoit notre dessein, nos soins ont réussi.

Calmez donc votre esprit : vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Eraste va venir ; et vous allez entendre
Quels sont mes sentiments.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis.

JUSTINE.

Eh bien ! de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage.

JULIE.

Assurément.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi! toi-même es entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui, sans doute ; et j'ai cru vous rendre un grand service.
Dans la réflexion vous-même en conviendrez,
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercirez.

CÉLIE.

Hélas ! si vous saviez, pour soutenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte!
Ah ! dans le moment même où vous venez d'entrer,
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur ni Clitandre ;
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre ;
Je sacrifiois tout à votre seul repos.
Mais Eraste paroît : il vient fort à propos.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, JULIE, CLITANDRE, ERASTE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CÉLIE.

Eraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait ;
Vous savez pour cela ce que nous avons fait.
Mais dans le même temps évitez ma présence ;
Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O ciel ! quelle défense !

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander.
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur hymen, et partons.

DORANTE.

Non, madame ;
Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris ; vivez à l'ordinaire.

CÉLIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au ciel de m'avoir en ce jour
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait lui seul le bonheur où j'aspire :
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire ;
Et me cachant au monde, au moins pour quelque temps,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contents.

Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frere,
Je partirai demain, rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi ;
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE.

Elle est jeune, elle est belle et sage. Ah ! quelle femme,
Quel sens, quelle droiture, et quelle grandeur d'ame !
Exemple dans ce siecle et bien rare et bien beau !
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château.
Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN DU JALOUX DÉSABUSÉ.

TABLE DES PIECES.

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

